CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
49e ET 50e LIVRAISONS.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.



MARIE SIMON

DRAME EN CINQ ACTES,

PAR

MM. ALBOIZE ET SAINT-YVES

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 27 SEPTEMBRE 1852.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE MARQUIS DE CLAVIÈRES.	MM. ALEXANDRE.
M. DE GRANDPRÉ, avocat.	MAURICE COSTE.
ROGER.	CLARENCE.
SIMON, père de Marie.	MACHANETTE.
URBAIN, paysan.	LAURENT.
JOSEPH, domestique.	MARTIN.
UN GREFFIER.	STAINVILLE.
UN MARIÉ.	LAVERGNE.
LA MARQUISE DE CLAVIÈRES.	Mmes D'HARVILLE.
MARIE SIMON.	THUILLIER.
UNE JEUNE MARIÉE.	PHILIPPE.

PAYSANS ET PAYSANNES, DOMESTIQUES, HUISSIERS, SOLDATS, ETC.

La scène se passe en 1781, au premier acte, dans un village de la Basse-Normandie; au deuxième et au troisième, au château de Clavières; aux deux derniers, à Caen.

ACTE I.

Le théâtre représente un site pittoresque d'un village de Basse-Normandie. A gauche, la grille d'un château; à droite une chaumière en saillie, avec une croisée faisant face au public et s'ouvrant à l'intérieur. Au fond du théâtre, et derrière plusieurs plans de maisons, une colline praticable qui s'élève de la gauche à la droite.

SCÈNE I.

URBAIN, GRANDPRÉ.

URBAIN, *en dehors.*

Par ici, par ici, monsieur... monsieur le voyageur...

GRANDPRÉ, *de même.*

Je te suis. (*Ils entrent tous deux en scène.*)

URBAIN, *lui montrant le château.*

Tenez, voilà la chose... Hein! c'est un peu appétissant cette façade?... Et si monsieur nous faisait l'honneur d'acheter le château...

GRANDPRÉ.

J'entends, mon ami; tu veux que je te conserve ta place?

URBAIN.

Ma place?

GRANDPRÉ.

Sans doute; car je suppose que tu dois être l'intendant .. le jardinier. . un serviteur quelconque de la maison...

URBAIN.

Un serviteur! Je suis bien le vôtre, monsieur; mais je ne veux être le domestique de personne... L'intendant est absent, je le remplace pour vous montrer le château et faire valoir la marchandise, mais gratis.

GRANDPRÉ.

Tu t'en acquittes fort bien.

URBAIN.

Ah! dame... on ne sait ni lire ni écrire, mais on sait parler; et quand on n'est pas tout à fait un imbécile et qu'on a affaire à un homme d'esprit... Demandez plutôt à tout le village, on vous dira ce que c'est qu'Urbain.

GRANDPRÉ.

Je n'ai besoin de demander à personne; je te regarde, et cela me suffit... Je suis fixé.

URBAIN.

Vous êtes trop honnête, monsieur... Monsieur?...

GRANDPRÉ.

Monsieur de Grandpré, avocat.

URBAIN.

Un avocat qui porte la robe bordée de peau de lapin blanc... Excusez...

GRANDPRÉ.

Non pas... la robe noire tout bonnement... Mais si je puis t'être utile, te procurer quelque bonne condition, par exemple...

URBAIN.

Une condition!... Mais je vous dis, monsieur, que je ne veux pas être domestique, quand je suis maître chez moi, quand j'ai mon petit bien, mon petit bien-être, des bras, de l'esprit et de quoi vivre...

GRANDPRÉ.

Allons, je me suis trompé; ne te fâche pas, ouvre-moi la grille du château et conduis-moi.

URBAIN.

A vos ordres, monsieur. (*Il choisit une clef à son trousseau pour ouvrir la grille du château; en ce moment on entend une musique villageoise. S'arrêtant.*) Oh! la musique... C'est l'air de la Cauchoise... la danse du pays.

GRANDPRÉ, *prêt à entrer.*

Tu ne viens pas?

URBAIN, *regardant vers le fond, à gauche.*

La noce à Jeanneton, la fille du maréchal ferrant, qui vient ici... Je sais bien pourquoi (*Il regarde du côté de la chaumière.*)

GRANDPRÉ.

Eh bien?

URBAIN.

Il faut que j'y sois présent en personne... Si je n'y étais pas, ca serait une désolation générale...

GRANDPRÉ.

Mais cependant...

URBAIN.

Ah bah! vous êtes un brave homme, vous... vous en avez l'air... Et si vous vouliez me laisser ici quelques minutes, et commencer la visite du château tout seul... Il n'y a rien à voler, d'abord...

GRANDPRÉ, *riant.*

S'il n'y a rien à voler... je consens à entrer seul; car ma chaise de poste m'attend pour repartir... Sans adieu, monsieur Urbain... (*Il entre au château.*)

URBAIN.

Au revoir, monsieur... (*A lui-même.*) Une bonne connaissance! Si jamais je vas à la ville, je lui demanderai sa protection... Ah! voici les autres.

SCENE II.

URBAIN, LE MARIÉ, LA MARIÉE, PAYSANS, PAYSANNES, *puis* MARIE. (*Toute la noce entre gaîment par la gauche.*)

URBAIN, *allant à la Mariée.*

Enfin!... Vous étiez en retard...

LA MARIÉE.

C'est vrai; mais je vas réparer le temps perdu... Faut absolument que Marie Simon soit des nôtres.

URBAIN.

Je crois bien... la perle du village, comme dit monsieur le curé.

LA MARIÉE.

Appelons-la tout de suite.

URBAIN.

C'est ça; appelons-la... Mamzelle Marie!

TOUS.

Marie!... mamzelle Marie!

MARIE, *ouvrant la petite fenêtre qui fait face au public.*

Silence, mes amis... silence!... mon père repose.

LA MARIÉE.

Est-ce qu'il ne va pas mieux le père Simon?

MARIE.

Oh! si fait... mais comme il est de bonne heure encore... Attendez... je suis à vous. (*Elle quitte la fenêtre, ouvre la porte de la cabane, et vient joindre en scène les autres personnages.*)

LA MARIÉE.

Il est rétabli?

MARIE.

Tout à fait, grâce au ciel, et à ma sainte relique que je n'ai pas cessé d'invoquer... (*Elle tire de sa poche un petit livre d'Heures à fermoir.*)

URBAIN.

Ah! son petit livre rouge... qu'elle aime tant et qu'elle embrasse à chaque minute... (*A part.*) J'en suis jaloux du petit livre.

MARIE.

Mais qui vous amène?

LA MARIÉE.

Tu me le demandes?... Je me marie... et puisque ton père va mieux, tu danseras à ma noce, n'est-ce pas? Ta présence me portera bonheur... ainsi qu'à mon mari.

URBAIN, *se montrant.*

Et au garçon d'honneur, qui sera tout fier de sauter la première cauchoise avec la perle du village.

MARIE, *gaîment.*

Urbain... mes amis... je ne puis vous dire tout le plaisir que vous me faites.

LA MARIÉE.

Tu viendras?

MARIE.

Je crois bien... un jour comme celui-ci... mon frère m'est rendu, vous m'aimez tous, et ma bonne amie se marie. Oh! mais à propos, j'oubliais d'embrasser la mariée... (*Elle l'embrasse.*)

URBAIN.

Et le garçon d'honneur, s'il vous plaît... (*Il s'approche pour embrasser Marie... Les autres paysans lui font faire un demi-tour et l'éloignent d'elle.*)

LA MARIÉE, *à Marie.*

Ce soir, à l'entrée de la nuit, nous reviendrons te chercher.

MARIE.

Je vous attendrai... et je me ferai bien gentille... je mettrai mes plus beaux habits... Et nous chanterons ensemble *la Cauchoise*, la chanson du pays.

AIR *nouveau de M. Artus.*

C'est fête au village,
Accourons, filles et garçons.
On entre en ménage
Au bruit des chansons.

J'ai vu l'autre soir
L'air moqueur de la p'tit' Jeannette;
C'est qu'elle regrette
Le mari qu'ell' n' peut pas avoir.

REPRISE DU REFRAIN.

C'est fête au village, etc.

Pourquoi cet air-là?
Chacun son tour pour être heureuse.
Ne sois pas envieuse...
Dieu t' bénira!
Ton tour viendra.

REPRISE DU REFRAIN.

C'est fête au village, etc.

MARIE, *prête à rentrer dans la cabane.*

A ce soir.

TOUS.

A ce soir. (*Elle rentre, tandis que les paysans sortent par la gauche, en reprenant le refrain de* la Cauchoise.)

SCENE III.

URBAIN, *puis* ROGER.

URBAIN, *d'abord seul.*

Plus souvent que j'irai avec eux... je reste... je vas l'inviter pour toute la soirée... Je ne veux pas que mamzelle Marie ait d'autre danseur que moi. (*On a vu, pendant la sortie des paysans, un jeune soldat, Roger, entrer du côté opposé et regarder Marie qui disparaissait; il écoute Urbain, s'approche de lui et lui frappe sur l'épaule.*)

ROGER.

Égoïste!

URBAIN.

Hein! qu'est-ce que c'est? le soldat... l'oiseau de passage!

ROGER.

Plait-il? Comment m'appelles-tu?

URBAIN.

Je vous appelle l'oiseau de passage... c'est un petit sobriquet d'amitié que je vous ai donné... Et je conseille bien à toutes les fauvettes du pays de se défier de ce moineau-là.

ROGER.

Imbécile!

URBAIN.

Un imbécile bien connu vaut mieux qu'un inconnu qu'on ne connaît pas... Car enfin, on ne sait ni d'où vous venez, ni qui vous êtes... Je me suis laissé dire par quelques-unes de nos jeunes filles, que vous étiez joli garçon...

ROGER.

Vraiment?

URBAIN.

Je ne trouve pas... en fait de physique, chacun son idée... Vous êtes maigre et pâle, et moi je suis gros et rougeaud, ça dit tout... Mais vous pouvez ensorceler toutes les jeunesses; il y en a une que je vous défie de vous en faire jamais écouter, et c'est justement celle pour qui vous venez rôder autour de c'te chaumière.

ROGER.

Marie Simon... la plus jolie, la plus adorable de toutes.

URBAIN.

Ne pressez donc pas feu comme ça... Elle est jolie, elle est adorable, c'est vrai, mais elle est sage, mais elle est vertueuse, et puis... quelque chose me dit là qu'elle a le cœur pris pour... quelqu'un.

ROGER.

Toi?

URBAIN, *se rengorgeant.*

On ne sait pas... Et quand elle seroit assez aveugle pour ne pas remarquer mes avantages, j'ai un moyen certain pour lui plaire.

ROGER.

Pour plaire à Marie... Lequel?

URBAIN.

Tiens! il est bon enfant... il croit que je vas le lui dire.

ROGER.

Tu n'en as pas...

URBAIN.

J'en ai.

ROGER.

Mais non.

URBAIN.

Mais si.

ROGER.

Tu mens...

URBAIN.

Vous me donnez un démenti!... vous osez me le donner!

ROGER.

Parfaitement.

URBAIN.

Oh! jarni!... ça aurait des suites, si vous n'étiez pas militaire... Ah! je mens, ah! je n'en ai pas de moyen pour plaire et pour épouser... Voyons un peu, vous qui faites le fendant, connaissez-vous la position du père Simon? Savez-vous qu'il est sans ressources, lui et sa fille, à qui il n'en a rien dit pourtant, le brave homme... Savez-vous enfin que c'te chaumière et tout ce qu'elle renferme n'est plus à lui, et qu'on va le saisir?... Le savez-vous ça?

ROGER.

Est-ce possible! Marie... son père!...

URBAIN.

Là! vous voyez bien... vous ne le saviez pas.

ROGER.

C'est vrai!

URBAIN.

Eh bien! je vous l'apprends...

ROGER.

Merci.

URBAIN.

Il n'y a pas de quoi... Comprenez-vous maintenant que le payson cossu, possesseur de cinq lopins de terre et d'une foule d'animaux domestiques, a quelque chose à lui offrir, ainsi qu'à sa fille Marie, pour empêcher la misère qui les menace, tandis que vous, un pauvre diable de soldat...

ROGER.

Eh bien?

URBAIN.

Eh bien! vous me ferez peut-être accroire que vous avez gagné cinquante mille livres de rente en servant le roi.

ROGER.

Tu as toujours raison... Je te demande pardon, mon ami, de t'avoir donné un démenti... ton moyen est excellent.

URBAIN.

Ah! vous l'avouez!... c'est heureux!

ROGER.

Il doit réussir...

URBAIN.

N'est-ce pas?

ROGER.

Infailliblement... Bonjour, Urbain, je te remercie.

URBAIN.

Encore! et de quoi?

ROGER.

De la leçon...

URBAIN.

De la leçon!... alors, vous en profiterez?

ROGER.

Sur-le-champ... Adieu, mon garçon. (*Il sort.*)

URBAIN.

Au diable, militaire... (*A lui-même.*) Je lui ai fait peur, il me fait des excuses... Ah! voilà mamzelle Marie, avec son père... Voyons, il s'agit d'être éloquentieux.

SCENE IV.

SIMON, MARIE, URBAIN.

MARIE, *sortant avec son père de la cabane.*

Venez, venez, mon bon père, l'air vous fera du bien... appuyez-vous sur mon bras.

SIMON.

Mais je n'en ai pas besoin, ma fille; je suis guéri... Tiens, voilà Urbain!..

URBAIN.

Oui, père Simon, Urbain en personne.. Je viens pour vous parler de quelque chose, à vous et à mamzelle Marie.

MARIE.

A moi?... Quelque chose pour la noce de ce soir?

URBAIN.

Non... pour une autre noce.

MARIE.

Une autre?

URBAIN.

Qui viendra plus tard, et où je voudrais être un peu plus que le garçon d'honneur.

MARIE et SIMON, *ensemble.*

Comment?

URBAIN.

Tenez, mamzelle Marie... je n'y vas pas par quatre chemins.. Il y a pas loin de vous un garçon pas trop mal tourné... un blond, tirant sur le roux, qui possède cinq lopins de terre, une maison assez gentille, un cœur sensible, avec des oies, un peu d'esprit et beaucoup de canards...

SIMON.

Ah! bah!...

MARIE, *riant.*

Ah! ah! ah!..

URBAIN.

Eh bien! tout ça, mamselle, avec la permission de votre père, je le mets à vos pieds, si vous daignez vous baisser pour le prendre.

MARIE, *riant.*

Ah! ah! ah! vraiment?

URBAIN.

Vous riez?

SIMON.

Écoute donc, mon garçon, ta demande est assez gaie pour ça...

ROGER.

Mais il faut absolument que je vous parle... et vous aurez un peu d'indulgence, vous qui avez porté l'uniforme, pour moi qui le porte aujourd'hui.

SIMON.

Je vous écoute.

MARIE, *à part.*

Que va-t-il dire?

ROGER.

Au régiment, nous avions une habitude, c'était de ne prendre aucune résolution sérieuse sans la marquer par un service rendu à quelqu'un.

SIMON.

Bonne habitude!

ROGER.

N'est-ce pas?... Eh bien! ma résolution sérieuse, c'est de ne plus quitter ce village, où le hasard m'a conduit, il y a trois mois quand j'ai pris mon congé. (*Regardant expressivement Marie.*) Il me semble à présent que je ne pourrais plus vivre ailleurs... Je veux m'y fixer pour toujours...

MARIE, *à part.*

Pour toujours!

ROGER.

Et alors, pour ne pas manquer à cette bonne habitude que vous approuviez tout à l'heure, j'ai un service à rendre, et je choisis pour cela le meilleur, le plus honnête homme du pays, vous, monsieur Simon...

SIMON.

Moi! comment?

ROGER.

Je viens d'apprendre les bruits fâcheux qui circulent... La saisie dont vous menace le collecteur.

SIMON.

Monsieur...

ROGER, *tirant une bourse de sa poche.*

J'offre pour vous tirer de peine quelques économies dont je puis disposer... l'obole du soldat, le denier du pauvre... Et vous ne me refuserez pas... (*A Marie.*) Mademoiselle... par grâce, dites donc à votre père de ne pas me refuser...

MARIE.

Acceptez, mon père... je vous en prie.

SIMON.

Tu le veux, mon enfant. (*Il prend la bourse.*) Monsieur Roger, ma reconnaissance...

ROGER.

C'est moi qui deviens votre obligé... (*Regardant Marie avec amour.*) Car vous consentez à me porter bonheur, quand je suis résolu à passer toute ma vie dans ce village.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, URBAIN.

URBAIN, *reparaissant à l'entrée du château.*

Toute sa vie!... Qu'est-ce qu'il dit donc là, le militaire? (*A Roger.*) Qu'est-ce vous dites donc?

ROGER, *l'apercevant et à demi-voix.*

Ah! te voilà, Urbain... Je te remercie plus que jamais, mon garçon.

URBAIN.

Plaît-il?

ROGER, *de même.*

Décidément, ton moyen était excellent.

URBAIN.

Mon moyen!

ROGER, *saluant Simon et sa fille.*

Au revoir, au revoir. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *moins* ROGER.

SIMON.

Mais je n'en reviens pas, Marie. Je me demande encore si j'ai bien fait de te croire et de prendre son argent.

URBAIN.

Son argent. Il avait de l'argent, lui!...

MARIE.

Mon père, je puis enfin, je dois tout vous dire!... Ce jeune homme, cet étranger... il aime votre fille, et il en est aimé.

SIMON.

Aimé!

URBAIN.

Eh bien! et moi donc?

MARIE.

Vous!... Pardon, monsieur Urbain, pardon, je suis une honnête fille, et vous laisser ignorer la vérité, ce serait vous tromper... Je ne le veux pas.

URBAIN.

Comment! c'est là la réponse qui m'attendait... quand je plante là mon voyageur pour venir la chercher plus vite!... J'apprends qu'on me préfère l'oiseau de passage!

MARIE.

Mon Dieu! vous dire comment et pourquoi je l'ai aimé, lui plutôt que vous, monsieur Urbain... en vérité je ne le sais pas... C'est plus fort que moi, c'est sans le vouloir. On ne s'aperçoit pas d'abord... on ne se rend pas compte de ce qu'on éprouve...

URBAIN.

C'est vrai, ça m'est venu comme ça...

MARIE.

On voit à la fête du pays... Tenez, c'était il y a trois mois, mon père...

URBAIN.

Trois mois!... J'avais la bêtise d'être absent!...

MARIE.

On voit un jeune homme, pâle et triste, qui ne vous quitte pas des yeux... Et malgré soi, on est ému de son émotion, de sa douleur qui semble si vraie. Il vous invite, on accepte... et sa main tremble dans la vôtre... La soirée s'écoule ainsi, et bien vite... sans qu'on se dise rien, et pourtant il semble à la fin du bal que depuis longtemps on se connaisse, et qu'on ait du chagrin de se quitter... Puis avant de partir, il vous demande votre nom, il s'arrête devant un des marchands de la fête, et il choisit... (*Elle tire de sa poche un petit flacon.*)

SIMON.

Qu'est-ce que cela?

MARIE.

Il y a là, vous dit-il, un chiffre composé de deux lettres, la première de votre nom, la première du mien... Marie! Roger!...

URBAIN.

Vous savez donc lire à présent?

MARIE.

Je répète ce qu'il m'a dit

SIMON.

Et tu as accepté, mon enfant?

MARIE.

Je voulais refuser. J'ai vu dans ses yeux de grosses larmes... alors, pendant que j'hésitais à le lui rendre... il avait disparu...

SIMON.

Et depuis?

URBAIN.

Oui, depuis?

MARIE.

C'est à peine si je l'ai revu, tant je me suis efforcée de l'éviter, de le fuir. Vous étiez souffrant, mon père, je tremblais pour vos jours, et je me serais reproché d'avoir une pensée, une seule qui ne fût pas à vous. Mais aujourd'hui, aujourd'hui que vous êtes sauvé, que le ciel vous rend à mon amour, j'ai été heureuse de le revoir, de m'assurer qu'il m'aimait toujours et que sa tendresse était sincère.

URBAIN, *secouant la tête.*

Sincère!...

MARIE, *à son père.*

Vous-même, ne l'avez-vous pas entendu? il veut se fixer dans ce village... il ne peut plus vivre ailleurs, et il est résolu à y passer toute sa vie... Ah! j'ai compris ses regards bien plus que ses paroles... Ses offres de service, il les faisait au père de celle qu'il aime... Et moi, moi, en vous disant d'accepter, je lui disais à lui que je consentais à être sa femme!

SIMON.

Sa femme!...

URBAIN.

Jarni! Et c'est comme ça qu'elle m'aurait aimé et ce gredin de militaire...

SIMON.

Allons, tais-toi, Urbain; sois homme et ne te désole pas comme un enfant. C'est une fille sage et raisonnable, et le choix qu'elle a fait, il faut bien que je l'approuve.

URBAIN.

Merci!

MARIE.

Mon bon père!

SIMON.

Viens avec moi, mon garçon, nous allons payer ensemble le collecteur. Viens; si tu n'es pas mon gendre, tu seras toujours mon ami.

ROGER, *en sortant avec Simon.*

J'aurais mieux aimé être votre gendre et ne pas être... non, ce n'est pas ça que je voulais dire. (*Il disparaît par la droite avec Simon. Roger guette leur départ, et Marie, après avoir reconduit son père, descend la scène pour rentrer dans la chaumière.*)

SCENE IX.

MARIE, ROGER.

ROGER, *à lui-même.*

Enfin, ils s'éloignent. (*Haut en s'approchant d'elle.*) Marie!

MARIE.

Ah! c'est lui!

ROGER.

Je puis enfin vous dire tout ce que mon âme renferme pour vous de tendresse et d'amour.

MARIE.

Monsieur Roger, je me confie à vous, et mon père m'approuve.

ROGER, *à part avec surprise.*

Son père!

MARIE.

Il sait, lui, que je ne suis pas coupable en vous écoutant, en vous avouant que j'ai du bonheur à vous entendre.

ROGER.

Ah!... votre père... vous lui avez dit?...

MARIE.

J'ai bien fait, n'est-ce pas?

ROGER.

Sans doute. (*A part.*) Au fait, raison de plus pour exécuter mon projet.

MARIE.

Que dites-vous?

ROGER.

Je dis qu'en effet, mademoiselle... ma chère Marie, vous devez croire à mon affection sans bornes, à cette passion profonde qui ne finira qu'avec ma vie! Je dis qu'après l'aveu charmant que vous venez de me faire, vous m'accorderez sans peine la grâce que je venais vous demander.

MARIE.

Une grâce, à vous? (*Roger semble poursuivre plus bas l'entretien commencé avec elle.*)

SCENE X.

LES MÊMES, GRANDPRÉ.

GRANDPRÉ, *sortant par la grille du château, les clefs à la main, et cherchant des yeux autour de lui.*

Il est fou, ce paysan; il me laisse là avec...

ROGER, *sans le voir.*

Oui, ce soir, à cette noce à laquelle sont venues vous inviter vos jeunes compagnes, à cette fête qui va me rappeler celle où j'ai eu le bonheur de vous voir pour la première fois (*Grandpré semble frappé du son de voix de Roger, il l'écoute et le regarde avec la plus grande attention. Roger poursuit sans le voir*), vous n'aurez pas d'autre cavalier que moi. Et d'abord, vous me promettez de m'attendre ici... et que nous partirons ensemble...

MARIE.

Ensemble... oui, avec mon père.

ROGER, *à part.*

Son père!... toujours!...

MARIE.

Il sera heureux de nous accompagner. Je lui ai dit que je serais votre femme...

ROGER, *à part.*

Ma femme!

GRANDPRÉ, *s'approchant de lui et venant lui tendre la main.*

Vous ici, Roger!

ROGER.

Ciel! Grandpré!

GRANDPRÉ.

Vous, monsieur le...

ROGER, *vivement à demi-voix.*

Silence, monsieur, silence!

MARIE, *à part, observant avec émotion ce qui se passe.*

Un grand seigneur, sans doute, et il lui tend la main, à lui, un pauvre soldat... c'est étrange! (*On entend au lointain l'air de la Cauchoise.*)

ROGER.

Marie, entendez-vous? Cette musique, celle de la fête..

MARIE, *très-émue et s'efforçant de sourire.*

Oui, la fête... Je veux être belle et me parer pour vous de mes plus beaux atours. Ce soir, votre danseuse, votre fiancée, doit vous faire honneur... Je reviens, je reviens. (*Elle salue Grandpré et elle entre dans la chaumière. On la voit un instant à la fenêtre écouter avec anxiété les premiers mots de la scène suivante.*)

SCENE XI

GRANDPRÉ, ROGER.

GRANDPRÉ.

Ainsi lorsque vous abandonniez la maison paternelle, monsieur le comte...

MARIE, *répétant avec douleur.*

Monsieur le comte!... (*Elle referme la fenêtre, et le public cesse de la voir.*)

ROGER.

Oh! trêve de morale, je vous prie... le moment est mal choisi, et je ne suis pas d'humeur à vous entendre.

GRANDPRÉ.

Vous m'entendrez pourtant... je l'exige, au nom de la reconnaissance que j'ai vouée à votre père, au nom de l'amitié que je vous porte à vous-même...

ROGER.

Si, en effet, vous êtes encore mon ami, laissez-moi... ne m'interrogez pas en ce moment...

GRANDPRÉ.

En ce moment où le hasard nous met en face, je veux vous ramener dans la voie qui convient à tout homme noble et raisonnable... Qu'avez-vous fait jusqu'ici? Vous avez entamé toutes les carrières, vous les avez toutes abandonnées pour vous précipiter dans cette vie aventureuse. Deux fois vous avez quitté votre famille pour vous livrer aux folies, à la débauche: vous avez dissipé une partie de la fortune de votre mère; et je vous trouve ici, aux prises avec une jeune fille pauvre que vous abusez par des promesses; car je ne puis supposer que vous ayez l'intention de l'épouser... et vous vous étonnez que moi, témoin d'un pareil scandale...

ROGER.

Eh! ce sont vos éternels reproches à tous qui m'ont poussé là où je suis arrivé. Toujours la sévérité, l'indifférence qui laissaient à mes passions le temps de faire du ravage!... C'est ainsi que, passant d'un état à un autre, médecin d'abord pour essayer de partager les goûts de mon père et sa passion pour la science, puis stagiaire d'après votre conseil à vous monsieur l'avocat, puis enfin soldat, d'après le penchant de mon âme qui me poussait de préférence à une vie de dangers et d'aventures... Cherchant partout un but à ma vie, je n'ai pu que me convaincre qu'il me manquait toujours, et je n'ai plus voulu suivre que mon caprice et ma fantaisie. On m'a refusé ce qu'il me fallait de liberté. Je l'ai prise tout entière, j'en ai usé... j'en ai abusé peut-être!... à qui la faute, si je suis fait ainsi? Et maintenant on prétend m'arrêter sur cette pente fatale... On exige que je retourne en arrière... Il est trop tard, il est trop tard!

GRANDPRÉ.

Trop tard pour faire le bien, à votre âge!... pour rentrer dans la voie où votre naissance et votre fortune vous ont donné une si belle place!... Trop tard pour retourner auprès de votre père...

ROGER.

Mon père!...

GRANDPRÉ.

Il vous attend... il vous appelle... c'est moi qui vous ramènerai... Vous me suivrez, n'est-ce pas?... il faut me suivre, Roger.

ROGER.

Vous suivre!... quitter ce village! jamais!... Le bonheur que je n'ai trouvé nulle part, c'est ici peut-être... ici seulement que le destin me le réserve!... Non, mon ami, non, je ne vous suivrai pas.

GRANDPRÉ.

Vous restez pour séduire une jeune fille!...

ROGER.

Je reste pour être heureux. Cette jeune fille!... eh bien!... eh bien, oui, je l'aime, elle sera à moi... et ce soir, pendant la fête, je l'emmènerai bien loin de ce village.

GRANDPRÉ.

Mais, c'est une mauvaise action... c'est un crime, monsieur...

ROGER.

Qu'avez-vous dit?...

GRANDPRÉ.

Oui, un crime... et pour vous empêcher de le commettre... s'il le faut... elle a un père... j'irai le prévenir.

ROGER.

Vous ne le ferez pas.

GRANDPRÉ.

A l'instant, si vous refusez encore de me suivre.

ROGER, *avec force.*

Vous ne le ferez pas, vous dis-je!... Pour avoir le droit d'être sans pitié envers les autres, de leur reprocher si durement leurs passions ou leurs faiblesses, il faut n'avoir ni passions ni faiblesses soi-même... Elle est donc bien complaisante et bien libre, celle que vous aimez?...

GRANDPRÉ.

Celle que j'aime!...

ROGER.

Celle dont un jour, je me le rappelle, vous avez refusé de me laisser voir le portrait que vous pressiez sur vos lèvres.

GRANDPRÉ, *à part.*

O mon Dieu! mon Dieu!

ROGER.

Quelle est cette femme, je l'ignore... mais l'amour qu'elle vous inspire est coupable, sans doute, puisque vous cherchez à la cacher... Oui, monsieur, c'est une séduction ou un adultère. (*Mouvement d'effroi de Grandpré.*) Oh! rassurez-vous, je ne vous adresse pas de reproches, moi, restez avec vos amours secrètes, mais ne troublez pas les miennes... Si vous ne gardez pas mon secret, je pénétrerai et je dévoilerai le vôtre... Si vous parlez, je parlerai.

GRANDPRÉ, *à part.*

Le malheureux! il ne soupçonne même pas le coup dont il me frappe... (*Haut.*) Roger, vos pensées sont fausses et criminelles; mais quoi qu'il en soit, il y va de l'honneur d'une femme, honneur qui doit m'être sacré avant toutes choses, et puisque rien ne peut vous convaincre, je courbe la tête, et je pars...

ROGER.

Et moi, de mon côté, je vais tout préparer pour ce soir.

GRANDPRÉ.

Adieu, Roger.

ROGER.

Adieu, monsieur... (*Ils sortent chacun d'un côté. La porte de la chaumière se rouvre doucement, Marie reparaît pâle comme la mort, et vient tomber presque évanouie sur le banc de pierre placé devant la porte.*)

SCÈNE XII.

MARIE, *seule.*

Je voudrais mourir... Lui! lui!... en qui je croyais, qui faisait mon avenir et ma vie... je viens de l'entendre... Il avoue que son amour est une trahison, un mensonge!... et je n'ai que la force de pleurer!... Mon Dieu! je l'aime donc encore, puisque je pleure, puisque je le regrette, puisque enfin... Oui, oui, je voudrais mourir! (*Se levant et marchant avec agitation.*) Mais le ciel, m'a-t-on dit, défend de se donner la mort... et cependant, quand il nous envoie tant de chagrins et de misère, quand il nous enlève jusqu'au courage de vivre...

SIMON, *au dehors.*

Arrives-tu, Urbain?... Dépêche-toi donc!...

MARIE.

Ah! mon père!... mon père!... pour lui du moins, pour lui seul, je dois avoir ce courage... Donne-moi la force, mon Dieu, de lui cacher ma douleur.

SCÈNE XIII.

MARIE, SIMON, URBAIN, *puis un instant après* LES MARIÉS ET LA NOCE.

SIMON, *entrant avec Urbain.*

Nous avons fait une course inutile, mon enfant... personne chez le collecteur.

MARIE, *avec un élan spontané.*

Personne!... et cet or?...

SIMON.

Le voilà.

MARIE.

Ah! donnez! donnez!... c'est mon ange gardien qui l'a voulu... Mon père, il faut rendre sur-le-champ cette bourse à monsieur Roger.

SIMON.

La lui rendre!...

URBAIN.

Très-bien... Je suis de cet avis-là.

SIMON.

Mais pourquoi?...

MARIE.

Il le faut!

URBAIN.

Absolument...

SIMON.

Le motif?...

MARIE.

Le motif?... je m'étais trompée... je ne l'aime pas...

SIMON.

Tu ne l'aimes pas?

MARIE.

Enfin... je vous dis, mon père, que je ne veux pas être sa femme, et que nous ne devons pas garder cet or.

URBAIN.

Non... nous ne le devons pas... Je reviens sur l'eau... que ça soit moi, mamzelle, qui paye le collecteur, et qui soit votre mari...

MARIE.

Mon mari!...

URBAIN.

Tenez... v'là la noce... je vas leur annoncer à tous...

MARIE, *le retenant.*

Arrêtez... Urbain... arrêtez!... (*Pendant cette scène, l'air de la Cauchoise a repris en sourdine d'abord, puis crescendo; ici la Mariée et tous les paysans entrent en scène, et viennent entourer Simon et sa fille.*)

LA MARIÉE.

Eh bien, Marie, nous venons te prendre... pas encore prête...

URBAIN.

C'est égal, elle est toujours jolie. Venez, venez... (*à demi-voix.*) ma fiancée!...

MARIE.

Non, non, mes amis... Je n'irai pas à cette fête...

SIMON.

Que dis-tu, ma fille!

MARIE.

Je dis... je dis, mon père, que vous serez à l'abri de la misère!

URBAIN.

Alors, c'est clair, vous m'épousez...

MARIE.

Non, mon ami, je ne serais pas heureuse avec vous, vous ne seriez pas heureux avec moi. (*A part.*) Ah! je l'aime toujours, et je n'en pourrais jamais aimer d'autre...

SIMON.

Marie, mais qu'as-tu donc? que se passe-t-il... que veux-tu?

MARIE.

Je veux... je veux que vous me conduisiez au château de Clavières!...

TOUS, *avec étonnement.*

Au château de Clavières!...

SIMON.

Mais, malheureuse enfant, ce matin encore, ces souvenirs?...

MARIE.

Je les éteindrai...

SIMON.

Ces dernières paroles de ta marraine?...

MARIE.

Je les oublierai.

SIMON.

Ces craintes?...

MARIE.

J'ai plus peur des vivants que des morts.

SIMON.

Que signifie, mon enfant? (*On entend au loin le bruit du tonnerre.*) Ecoute, Marie... là-bas, le bruit de l'orage...

MARIE, *tressaillant.*

Oui... c'est une voix de plus qui se joint à celle de ma marraine, pour m'annoncer un malheur dans cette maison où je vais chercher un asile.

SIMON.

Eh bien!...

MARIE.

Eh bien! n'importe, je veux... je dois aller au château de Clavières, tant pour vous que pour moi... Je vous en supplie!... Partons, partons à l'instant... (*A part.*) Là, du moins, je ne le reverrai jamais.

SIMON.

Mais, ma fille!...

MARIE.

Partons, vous dis-je! (*Bas.*) En chemin je vous dirai tout, mais partons... (*Simon entre un instant dans la chaumière pour y prendre son chapeau et le mantelet de sa fille.*)

URBAIN, *à Marie.*

Laissez-moi du moins vous faire la conduite.

MARIE.

Non, Urbain, vous resterez pour me rendre un service...

URBAIN.

Lequel?...

MARIE, *le prenant à part.*

Vous attendrez Monsieur Roger, vous lui remettrez cet or, vous lui direz que je refuse, que je sais tout, et que je pars pour ne jamais le revoir.

URBAIN.

Bon, bon!... je le ferai, votre commission, et avec plaisir. (*Simon reparaît et jette le mantelet sur les épaules de sa fille.*)

MARIE.

Adieu, mon ami... adieu, mon pays, mes fleurs, ma verdure, la pauvre cabane où je suis née... adieu, vous tous qui m'aimez et que j'aime... Adieu! adieu!... (*Elle commence à gravir la colline avec son père et disparaît un instant; les paysans l'accompagnent jusqu'au fond, en lui faisant des signes d'adieu; l'orage se rapproche.*)

SCÈNE XIV.

URBAIN, LA NOCE, ROGER, *puis* MARIE *et* SIMON.

ROGER.

A merveille!... l'orage va servir mes projets, en jetant le désordre dans la fête. (*Apercevant Marie et son père.*) Mais que vois-je? elle part?..

URBAIN, *l'emmenant à part.*

Mieux que ça! elle est partie... elle sait tout, et elle m'a chargé de vous rendre votre argent et de vous donner votre congé, militaire. (*Il lui remet la bourse.*)

ROGER.

Impossible!... Où va-t-elle?

URBAIN.

Dans un lieu de sûreté où je vous défie bien de la poursuivre... au château de Clavières.

ROGER, *poussant un cri de surprise et de joie.*

Ah!... au château?...

URBAIN.

Vous le connaissez?

ROGER, *vivement.*

Du tout...

URBAIN.

Très-bien. (*A part.*) Enfoncé, l'oiseau de passage!

ROGER, *de son côté, à part.*

Au château de Clavières... Elle est à moi!... (*Simon et Marie sont parvenus tout au haut de la colline, et de là ils échangent leurs derniers signes d'adieu avec Urbain et les paysans, tandis que l'orage éclate dans toute sa force. — La toile tombe.*)

ACTE II.

Un salon au château de Clavières. Porte au fond et portes latérales; un sofa à droite auprès d'un guéridon; autre guéridon à gauche, et auprès un fauteuil.

SCÈNE I.

SIMON, MARIE.

MARIE, *entrant avec son père qui est en tenue de voyage.*

Comme le temps passe, mon père! Depuis huit jours entiers me voilà avec vous dans cette maison qui, de loin, me paraissait si terrible!...

SIMON.

Huit jours! oui, c'est vrai qu'ils se sont bien vite écoulés... nous étions ensemble!... Mais aujourd'hui j'attends le marquis pour prendre congé de lui, te laisser sous sa protection; et malgré moi, au moment de te quitter, toi, ma fille...

MARIE.

Allons, faut-il donc à présent que je vous donne l'exemple du courage?

SIMON.

Que veux-tu? J'affectais autrefois de combattre tes frayeurs; mais depuis que je suis au château je les partage...

MARIE.

Oh! moi, je ne les ai plus, mon père...

SIMON.

Vrai?

MARIE.

Vrai! (*A part.*) A quoi bon l'attrister en lui disant adieu? (*Haut.*) Oui, mon père, je veux tout oublier, ou du moins si je ne puis, dans cette chambre où je l'ai vue mourir, perdre le souvenir de ma marraine, je ne me rappellerai que ses bontés pour moi, sa protection que je retrouve auprès de celui qui lui a survécu... Vous l'avez dit, le marquis est si bon!

SIMON.

Mais il n'est pas le seul ici à qui tu doives obéir... et sa femme...

MARIE.

Sa femme!... Ah! ce n'est plus ma marraine... Elle souffre... elle souffre beaucoup sans doute, et c'est là ce qui la rend parfois impatiente et colère... Mais j'ai de la résignation; j'ai accepté à l'avance ma destinée, et je me trouve heureuse!...

SIMON.

Heureuse!... quand il n'y a que du malheur autour de toi; car le marquis n'est plus le même... sa tristesse profonde dont il a refusé de me dire la cause...

MARIE.

C'est vrai, l'étude même ne parvient plus à le distraire.

SIMON.

L'étude?

MARIE, *désignant une porte à droite.*

Oui... tenez, il est là dans son cabinet de chimie

SIMON.

La chimie!... qu'est-ce que c'est que ça?

MARIE.

Dame! la chimie!... je ne sais pas, mais il paraît que beaucoup de personnes s'en occupent, surtout les grands seigneurs...

SIMON, *entr'ouvrant la porte.*

Ah! oui, je le vois... la tête penchée sur un gros livre... C'est vrai qu'il a l'air triste au moins... Oh! qu'est-ce que tout ça?... que d'instruments... de globes de verre... de fourneaux... tiens! c'est drôle tout ça... y comprends-tu quelque chose, toi?

MARIE.

Non. Je sais seulement que c'est avec ça qu'il fait ce qu'il appelle ses expériences... qu'il compose même du poison ..

SIMON.

Du poison!...

MARIE.

Aussi, il n'y a que lui qui entre dans ce laboratoire depuis que son fils n'est plus ici pour étudier avec lui.

SIMON.

Mais, toi... comment sais-tu?...

MARIE.

Ah! moi... je ne compte pas... il ne fait pas attention, quand il est absorbé par son travail... ou son chagrin.

SIMON.

Tais-toi... le voici.

SCÈNE II.

Les Mêmes, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Ah ! C'est toi, Marie? et toi aussi, Simon?...

SIMON.

Oui, général, moi, prêt à partir..

LE MARQUIS.

Déjà !

SIMON.

Je retourne au village, puisque, grâce à vos secours, je puis rentrer dans ma chaumière sans crainte, et à l'abri de la misère... Je vous laisse mon enfant, bien sûr de son avenir, de son bonheur... et cependant... à l'instant de me séparer d'elle... vous comprenez ça, n'est-ce pas, mon général?...

LE MARQUIS.

Oui, mon ami... je suis père... et j'aime avec folie mon fils tout indigne qu'il est de mon amour... je conçois bien ta tendresse et tes regrets pour une bonne et brave fille comme Marie. Mais je te réponds d'elle; j'ai pris mes mesures pour que son service ne soit pas ici bien pénible; j'attends, pour ajouter à ma livrée, un nouveau serviteur qu'un de mes amis s'est chargé de m'envoyer.

MARIE.

Ah ! monsieur !... comment reconnaître?...

LE MARQUIS.

Tu ne me dois rien... je veux que ton père soit rassuré.

SIMON.

Et comment ne pas l'être avec vous, général? (*A Marie.*) Mon enfant, je veux avoir souvent de tes nouvelles, tu me le promets...

MARIE.

Mais comment?

LE MARQUIS.

Je m'en charge; je t'écrirai pour elle.

SIMON.

C'est cela, et monsieur le curé lira pour moi... seulement, Marie, au bas de chaque lettre, tu sais...

MARIE.

Oui, mon père, une croix... ma seule manière de signer mon nom.

SIMON.

Oh! sois tranquille, je reconnaîtrai bien ton écriture. (*Ici on entend sonner avec une certaine violence dans l'appartement à gauche, Marie tressaille. Simon avec chagrin.*) Cette sonnette... c'est pour toi, mon enfant?...

LE MARQUIS.

C'est la marquise.

MARIE.

J'y vais, monsieur le marquis, j'y vais...

SIMON.

Un instant encore, un instant. (*A lui-même.*) Le bruit de cette sonnette...

MARIE, *bas.*

Ah! ne dites rien!... ne dites rien, mon père... (*Haut, s'efforçant de sourire.*) Embrassez-moi...

SIMON, *l'embrassant.*

Oui... encore, encore!

LE MARQUIS.

Allons, allons, viens, Simon... je t'accompagne jusqu'à la grande avenue...

SIMON.

Oh! général...

LE MARQUIS.

Je le veux.

SIMON, *embrassant encore sa fille.*

Adieu donc, Marie, adieu. (*Il sort avec le Marquis.*)

SCÈNE III.

MARIE, *puis la* MARQUISE.

Adieu, mon père... Il m'a semblé que je l'embrassais pour la dernière fois... (*Nouveau coup de sonnette plus violent que le premier.*) Ah! la marquise! mon Dieu! je l'oubliais. Courons bien vite. (*Elle marche vivement vers la porte à gauche. La Marquise paraît.*)

LA MARQUISE, *avec humeur.*

Eh bien! mademoiselle, vous n'avez donc pas entendu?

MARIE.

Pardonnez-moi, madame, c'est que je faisais mes adieux à mon père, je l'embrassais. Qu'ordonne madame la marquise?

LA MARQUISE.

Il est bien temps... je me suis habillée sans vous. Voyons, que faites-vous là? allez au moins ranger dans mon appartement, et n'oubliez pas de changer toutes les fleurs de mes jardinières... Allez.

MARIE.

Oui, madame. (*A part.*) Mon pauvre père! (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, *seule, et assise sur le sofa.*

Mon Dieu! il semble que tout le monde ici s'entende pour me contrarier... jusqu'à cette jeune fille, qui, sous prétexte qu'elle était la filleule... Ah! plût au ciel que sa marraine existât encore! chacun serait mieux à sa place dans cette maison, le marquis serait heureux, et moi... Pourquoi ma famille m'a-t-elle imposé ce mariage? pourquoi moi-même, dans ma folie de jeune fille, ai-je rêvé ce titre de marquise et toutes les illusions qui l'entouraient?.. Illusions d'un instant! Quand j'ai voulu descendre dans mon cœur, il m'a répondu par un amour fatal et invincible. Alors j'ai exigé qu'il partît, lui. J'ai voulu être oubliée de lui et l'oublier moi-même. L'oublier! impossible!... (*Elle reste absorbée dans ses pensées.*)

SCÈNE V.

LA MARQUISE, JOSEPH, *puis* URBAIN.

JOSEPH, *entrant par le fond.*

Madame la marquise...

LA MARQUISE.

Qu'est-ce encore?... ne puis-je avoir un moment de repos?

JOSEPH.

Madame, c'est un paysan, porteur d'une lettre de monsieur de Grandpré.

LA MARQUISE, *se levant vivement.*

Lui!... lui, m'écrire en ce moment! (*Ici Urbain se présente au fond et salue le domestique qui veut l'empêcher d'entrer.*)

JOSEPH, *à Urbain.*

Mais que faites vous donc? Je ne sais pas si madame la marquise...

LA MARQUISE, *à Joseph.*

Laissez-nous. (*Joseph sort.*)

URBAIN, *à part.*

Enfin m'y voilà! ce n'est pas sans peine!...

LA MARQUISE, *essayant de se contenir.*

Approchez... que voulez-vous?

URBAIN.

Ce que je veux... Je veux monsieur le marquis de Clavières...

LA MARQUISE, *étonnée.*

Mon mari... On m'avait dit.

URBAIN.

Ah! vous êtes madame la marquise.. (*A part.*) Superbe femme. (*Haut.*) Alors, c'est bien différent... pour vous... mais pour moi, c'est la même chose...

LA MARQUISE.

Comment?

URBAIN, *tirant une lettre de sa poche.*

Oui, monsieur de Grandpré m'a remis cette lettre pour monsieur le marquis, ou pour madame la marquise... à croix ou pile, qu'il m'a dit... ça lui est égal que ça soit monsieur ou madame...

LA MARQUISE, *à part.*

C'est étrange... (*Haut.*) Et où vous l'a-t-il remise, cette lettre?

URBAIN.

Il me l'a remis dans la main...

LA MARQUISE.

Je vous demande dans quel endroit?

URBAIN.

Ah!... au château de notre village, dont il m'a rapporté les clefs.. Et alors, comme en jasant avec lui, je lui avais dit que je ne voulais pas être domestique... il s'est trouvé au contraire qu'il m'était venu des raisons pour le vouloir... et d'après ça... parce qu'à mon âge... et avec mes sentiments!... et ma délicatesse de jeune homme... vous comprenez, madame la marquise... voilà la chose...

LA MARQUISE.

Voyons cette lettre. (*A part.*) Je suis toute tremblante.

URBAIN, *à part, après lui avoir donné la lettre.*

C'est le moment de déployer mes avantages. J'aurais dû me faire friser à la mamour.

LA MARQUISE, *lisant.*

« Monsieur le marquis, le jeune paysan qui vous remettra » cette lettre... »

URBAIN.

C'est moi, le jeune paysan.

LA MARQUISE, *continuant.*

« M'a semblé remplir toutes les conditions que vous demandez » pour entrer à votre service... »

URBAIN, *saluant.*

En qualité de domestique mâle.

LA MARQUISE, *continuant.*

« J'espère que vous serez satisfait de mon choix... »

URBAIN.

Et moi aussi, madame la marquise, j'en nourris l'espoir.

LA MARQUISE, *continuant.*

« Je croyais même vous présenter mon protégé, mais je ne » le puis pas; je ne serai de retour à Caen que demain. » (*A part.*) Il revient.

URBAIN.

Demain, c'est aujourd'hui, parce que la lettre est d'hier.

LA MARQUISE.

Aujourd'hui! Il est donc ici?

URBAIN.

Certainement. Je suis venu à pied et lui en voiture. Je l'ai vu ce matin qui arrivait, et il m'a dit que la journée ne se passerait pas sans qu'il vienne vous voir.

LA MARQUISE.

Me voir... aujourd'hui!

URBAIN.

Aujourd'hui même, pour savoir si je suis reçu.

LA MARQUISE.

Il suffit. (*Elle sonne. A Joseph qui entre.*) Joseph, emmenez ce jeune homme, qui fait désormais partie de la maison, et qu'on lui donne une livrée. Allez.

URBAIN, *à part.*

Une livrée, c'est humiliant; mais ça comble tous mes vœux.

LA MARQUISE, *à part.*

Et maintenant, retirons-nous; car dans le trouble où je suis, je vous éviter sa présence.

JOSEPH, *au moment de s'éloigner, se retourne et annonce.*

Monsieur de Grandpré!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GRANDPRÉ.

URBAIN.

Ah! mon protecteur!

LA MARQUISE, *à part.*

Il est trop tard!

URBAIN, *à Grandpré qui entre et salue la Marquise.*

Vous arrivez comme mars en carême! Je suis adopté; je vais prendre la livrée! (*A part.*) Elle est servante, elle, je peux bien me faire domestique.

JOSEPH, *à Urbain.*

Venez donc.

URBAIN.

On y va. (*Il sort avec Joseph.*)

SCÈNE VII.

GRANDPRÉ, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Vous ici, monsieur!... Devais-je m'attendre?...

GRANDPRÉ.

Pardon, madame!... Mes devoirs d'avocat m'ont ramené, et bienfait du ciel ou fatalité, je bénis cette circonstance qui m'a permis de vous revoir...

LA MARQUISE.

Monsieur!... la maison où nous sommes est celle du marquis de Clavières, mon époux!...

GRANDPRÉ.

Je ne l'ai jamais oublié, madame, le ciel m'est témoin combien cette maison m'est sacrée!... Ami de mon père mort avant l'âge, monsieur de Clavières m'a traité comme un fils; je lui dois tout, mon éducation, ma carrière, la position brillante qu'il m'a faite, et j'ai appliqué mes meilleurs sentiments à m'honorer d'une éternelle reconnaissance envers lui... Ne craignez donc pas, madame, lorsqu'un instant j'abandonne mon âme au douloureux bonheur de vous revoir, ne craignez pas que je perde le souvenir de mes devoirs envers mon bienfaiteur... Ma vie pour la sienne, mon bonheur pour le sien... Entre vous et moi, plus un mot de ce fatal amour...

LA MARQUISE.

Eh bien, monsieur, j'aurai plus que vous encore de force et de courage... Écoutez... dans la situation cruelle qui nous est faite, dans la lutte terrible que tout va augmenter encore, ce n'est pas assez de la seule barrière qui s'élève entre nous.

GRANDPRÉ.

Que voulez-vous dire?...

LA MARQUISE.

Il était question avant votre départ d'un projet de mariage...

GRANDPRÉ.

Moi... enchaîner ma vie!

LA MARQUISE.

Comme la mienne est enchaînée à celle du marquis.

GRANDPRÉ.

Moi qui ne respire qu'en vous, prendre une femme!...

LA MARQUISE.

Oui, une femme dont vous respecterez le bonheur... comme je respecte le sien à lui...

GRANDPRÉ.

Mais, madame...

LA MARQUISE.

Oh! cessez, cessez de me dire que vous avez du courage, et que vous donneriez votre existence pour celle de votre bienfaiteur!... Je suis assez forte, moi, pour vous montrer la rivale qui doit me faire oublier... Je vous trace en pleurant un devoir qui me tue, et vous... insensible à mes larmes, vous me répondez par un refus!...

GRANDPRÉ.

Non, madame, vous le voulez... je suis prêt à vous obéir...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *au fond, à part.*

Ensemble!...

LA MARQUISE *et* GRANDPRÉ.

Le marquis!...

LE MARQUIS.

Vous, Grandpré! vous êtes chez moi, et l'on ne m'a pas prévenu!...

LA MARQUISE.

Monsieur de Grandpré est de retour depuis ce matin seulement de son voyage, et nous devons lui savoir gré de sa visite empressée; car elle a pour but une communication qu'on ne fait qu'à ses meilleurs amis...

LE MARQUIS.

A ce titre, en effet, elle nous était acquise... Et cette communication, c'est?...

LA MARQUISE.

C'est son mariage.

LE MARQUIS.

Son mariage!

GRANDPRÉ.

Oui, monsieur le marquis, cette alliance projetée, il y a quelque temps, avec la famille de Moranges...

LE MARQUIS.

Vous y aviez renoncé, ce me semble?

GRANDPRÉ.

Elle n'était qu'ajournée! mais de nouvelles réflexions m'ont déterminé à la conclure, et avant que personne ait pu l'apprendre, je me suis fait un devoir, ainsi que l'a dit madame la marquise, de venir vous l'annoncer, à vous le meilleur ami de mon père... vous à qui je suis à jamais attaché par la reconnaissance... par l'affection surtout...

LE MARQUIS, *lui tendant la main.*

Je vous crois, mon ami, je vous crois... et j'approuve en tout point ce mariage. (*A la Marquise.*) Mademoiselle de Moranges est plus jeune de quelques années seulement... leurs goûts, leurs penchants doivent être les mêmes... C'est le bonheur en ménage, il ne faut pas chercher au delà. (*Mouvement douloureux de la Marquise; le Marquis reprend vivement en s'adressant*

à Grandpré.) Voilà pourquoi je suis heureux de la nouvelle que vous venez de m'apprendre; voilà pourquoi moi, qui ai cherché à remplacer votre père dans quelques occasions de votre vie, je demande à le remplacer dans celle-ci, plus solennelle et plus importante, et croyez-le bien, la bénédiction d'un vieillard porte toujours bonheur.

GRANDPRÉ.

C'est là tout mon espoir, monsieur le marquis... Mais l'heure m'appelle au tribunal... permettez-moi...

LE MARQUIS, *lui tendant encore la main.*

Au revoir, mon ami, au revoir...

GRANDPRÉ.

Madame la marquise... (*Il salue profondément et sort.*)

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS, *à part.*

Tous les deux ont du courage et de l'honneur... et cependant le bonheur a fui pour toujours du château de Clavières! (*Il va s'asseoir à gauche avec accablement.*)

LA MARQUISE, *s'approchant de lui.*

Monsieur !... vous souffrez ce matin ?... vous avez des chagrins que j'ignore et que je voudrais adoucir au prix de ma vie.

LE MARQUIS.

Vous vous trompez, madame... des chagrins!... je n'en ai pas... ou plutôt un seul... toujours le même!... mon fils!... n'est-ce pas assez?

LA MARQUISE.

Mais ne m'aviez-vous pas dit qu'il vous avait écrit, pour vous annoncer son retour?

LE MARQUIS.

C'est vrai, la semaine dernière, le jour même où Marie Simon est arrivée ici avec son père; mais depuis, pas de nouvelles...

LA MARQUISE.

Il hésite peut-être à reparaître devant nous, il redoute votre colère.

LE MARQUIS.

Ma colère?... non, il me connaît trop bien pour la redouter jamais... (*Avec amertume.*) On ne me craint pas, madame !... mais on ne m'aime pas!...

LA MARQUISE.

Monsieur !...

SCÈNE X.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, *une lettre à la main.*

Monsieur le marquis, une lettre très-pressée qu'on apporte pour vous !...

LE MARQUIS, *la prenant et l'ouvrant.*

Donne, mon enfant!... Ah! c'est de lui, de mon fils !... il revient, aujourd'hui même...

LA MARQUISE.

Enfin !...

MARIE.

Quel bonheur !...

LE MARQUIS.

Mon fils !... je vais le revoir, lui pardonner, et, je l'espère, le garder près de moi... Venez, venez, madame... je n'ai plus de chagrin maintenant... je vais embrasser mon fils.

LA MARQUISE, *à part.*

Et moi, en voyant son bonheur, j'oublierai mes souffrances. (*Ils sortent ensemble par le fond.*)

MARIE, *un instant seule.*

Le fils de ma bienfaitrice... il va revenir, et je vais le connaître à mon tour... Ses traits peut-être vont me rappeler ceux de sa mère... et je ne sais pourquoi j'éprouve là une curiosité... une impatience... On vient... c'est lui, sans doute, oui, c'est lui! (*Elle marche vivement vers la porte du fond.*)

SCÈNE XI.

MARIE, URBAIN.

URBAIN, *entrant en grande livrée.*

Oui, mamzelle, c'est moi-même.

MARIE, *reculant avec surprise.*

Urbain ! ici et sous ce costume?...

URBAIN.

Ne m'en parlez pas... je rougis de le porter... quoiqu'on m'ait assuré que je le portais très-galamment... C'est une grande livrée... elle est même trop grande pour moi, mais c'était le seul moyen de me rapprocher de vous

MARIE.

Quoi ! c'est pour moi?...

URBAIN.

Vous croyez peut-être que c'est pour mes menus plaisirs... Elle part... elle s'en va, que je me suis dit... et plutôt que de me devoir quelque chose... elle met sa liberté en gage... elle se donne des maîtres... Eh bien ! ça t'indique ton devoir, ça, mon garçon, elle a eu le courage de se faire servante... aie la grandeur d'âme de te faire domestique...

MARIE.

Domestique!... vous !...

URBAIN.

Ma foi, oui... domestique mâle... comme vous êtes domestique... de l'autre sexe...

MARIE.

Quand vous pouviez être heureux là-bas...

URBAIN.

Heureux ! loin de vous! j'aime mieux être malheureux auprès. Mon Dieu ! je sais bien que vous ne m'en aimerez pas davantage, dans les commencements surtout; mais peut-être bien qu'à la longue, on ne sait pas, et en attendant, je vous verrai tous les jours, je vous parlerai, et si le travail vous paraît trop rude, eh bien ! je serai là pour vous aider, pour faire votre part avec la mienne, avant la mienne. La mienne... je ne la ferai peut-être jamais; mais je ferai toujours la vôtre. Il ne faudra pas vous gêner, mamzelle, vous n'aurez qu'à commander.

MARIE, *à part.*

Pauvre garçon !... (*Haut.*) Merci, mon bon Urbain, merci; mais vous avez eu tort d'abandonner par un coup de tête...

URBAIN.

Du tout, c'est un coup du cœur !... Oh ! je ne vous demande rien pour ça, j'ai ma conscience, je suis content de moi; je suis fier de penser que l'autre n'aurait pas fait ça, lui, qui, à cette heure, vous oublie auprès des autres jolies filles du village, et que vous ne verrez plus au moins.

MARIE.

Oh ! non, non, je ne le verrai plus, et j'en suis heureuse! (*Ici Roger paraît au fond du théâtre, en élégant habit de voyage; il parle bas à Joseph qui l'accompagne et qui s'éloigne aussitôt.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ROGER.

ROGER, *descendant vivement la scène.*

Marie ! Marie !

MARIE.

Ciel ! lui ! lui !

URBAIN, *l'apercevant.*

L'oiseau déguisé en grand seigneur comme je suis déguisé en grand domestique...

ROGER, *pressant Marie dans ses bras.*

Marie ! je t'aime... je t'aime toujours...

URBAIN.

Devant moi... il est sans gêne.

ROGER.

Et si tu ne m'as pas revu plus tôt, c'est que j'attendais le départ de ton père.

URBAIN, *se plaçant entre Roger et Marie.*

Permettez, permettez, ce n'est pas l'habitude d'entrer quelque part sans se faire annoncer, et puisque je suis au service de la maison, j'ai le droit de vous demander qui vous êtes.

ROGER.

Qui je suis?...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *accourant, précédé par Joseph.*

Mon fils !... mon fils !... il est ici !...

ROGER, *s'inclinant.*

Mon père !...

MARIE, *tremblante.*

Ah ! son fils !...

URBAIN, *tombant sur un siége.*

Lui ! mon maître !... Gredin de sort !...

LE MARQUIS, *tendant les bras à son fils.*

Mais viens. . viens donc!...

ROGER, *l'embrassant.*

Mon père!...

LE MARQUIS.

Que tu nous as fait attendre!... je voulais être sévère avec toi, t'adresser des reproches, mais te voilà de retour, je n'en ai plus la force...

ROGER.

Il n'a pas tenu à moi, je vous jure, d'abréger mon absence... Je désirais cette réunion de toutes les forces de mon âme... mais des raisons indépendantes de ma volonté. .

LE MARQUIS.

Va, je ne te demande rien... Te voilà, c'est tout ce qu'il me faut... Tu ne nous quitteras plus, n'est-ce pas?

ROGER, *regardant Marie.*

Non, mon père... non, je ne vous quitterai plus!

LE MARQUIS.

Bien... Ta belle-mère est prévenue... elle t'attend. Viens donc, que tout ici se ressente de ma joie, de mon bonheur! L'enfant prodigue est de retour... Viens, mon Roger!

ROGER, *regardant toujours Marie.*

Oui, mon père. (*Il sort avec le Marquis.*)

SCENE XIV.

MARIE, URBAIN, *puis* JOSEPH.

MARIE.

Lui, Roger?... le fils du marquis!...

URBAIN, *avec colère.*

Ah! c'est le fils du marquis! Eh bien... je m'établis en sentinelle à côté de vous .. je marche sur vos talons... voilà mon service, et je n'en veux pas d'autre...

JOSEPH, *entrant avec une pile d'assiettes.*

Eh bien! vous êtes là, vous.. pendant qu'on est à table... Si c'est comme ça que vous débutez...

URBAIN.

Laissez-moi tranquille... je suis occupé...

JOSEPH.

Occupé... C'est au dernier venu à changer les assiettes... (*Lui plaçant les siennes sur les bras.*) Eh! vite... et je vous engage à marcher droit, si vous ne voulez pas qu'un vous remercie... (*Il sort.*)

URBAIN, *à lui-même.*

Remercié... moi! .. la laisser seule avec lui?... Ah! mais non... Je préfère changer les assiettes. (*A Marie.*) Mais ça ne m'empêchera pas d'avoir un œil sur vous...

JOSEPH, *au dehors.*

Urbain! Urbain!...

URBAIN.

Voilà, voilà!... (*A Marie.*) Et l'autre œil sur mon rival...

JOSEPH.

Urbain...

URBAIN.

On y va, on y va!... (*Il va pour sortir, trébuche et casse la pile d'assiettes.*) Patatras...

JOSEPH, *à la cantonade.*

Ah çà, viendrez-vous à la fin?...

URBAIN.

Je ramasse mes assiettes... (*Il sort en emportant quelques morceaux d'assiettes.*)

SCENE XV.

MARIE, *seule.*

(*Pendant la scène précédente, elle n'a fait aucune attention à ce qui se passait autour d'elle, et a paru toujours frappée de la même frayeur que lui a donnée l'entrée de Roger; elle répète avec douleur, après la sortie d'Urbain :*)

Le fils du marquis!... par pitié pour la douleur de son père, je hâtais son arrivée de tous mes vœux! Je demandais au ciel son retour... Malheureuse! et c'était lui, Roger, que j'appelais sans le savoir... C'est donc en vain que j'ai tout quitté... mon pays et mon père... pour ne le revoir jamais, et je le retrouve ici, où il est maître absolu, où il peut tout oser!... Ses traits, ses regards, mon effroi me l'ont révélé... Ah! sa présence réveille tous mes souvenirs, toutes mes terreurs!... Ma marraine... je la vois, je l'entends encore... toujours... Marie!.. Cette maison!... elle est maudite... Ici, pour toi, le désespoir et la mort!.. la mort!.. la mort!.. (*Elle arrête son regard sur la porte du cabinet de chimie dont elle a parlé à son père dans la première scène.*) Oui.. si j'y suis réduite; la mort plutôt que le déshonneur... Là... je puis la trouver... (*Prenant dans sa poche le flacon du premier acte.*) Ce flacon, ce gage de sa tendresse menteuse, s'il le faut, ce sera ma protection, ma sauvegarde, mon salut!.. (*Elle entre précipitamment dans le cabinet de chimie au moment où Urbain reparaît au fond.*)

SCENE XVI.

URBAIN, MARIE, *puis* JOSEPH.

URBAIN, *portant le café sur un plateau.*

Me voilà... Je me suis échappé. (*Il pose le plateau sur un guéridon à gauche.*) Mamzelle Marie, et... Tiens... où est-elle?... Où êtes-vous donc?... avec lui peut-être!... Non ,que je suis bête!... Je viens de le laisser là bas.. à table... dînant comme quelqu'un qui n'aurait rien sur l'estomac... à se reprocher... Grand hypocrite, va!... Mais elle?... où peut-elle être, je vous le demande!... (*La voyant sortir du cabinet de chimie.*) Ah! la voilà .. Qu'est-ce qu'elle tient donc... Et qu'est-ce qu'elle embrasse comme ça.. Ah! son flacon!... le cadeau de l'autre...

MARIE, *reparaissant, son flacon à la main.*

Qu'il vienne maintenant, je serai forte contre lui...

URBAIN, *lui arrachant le flacon des mains.*

Enlevé!

MARIE, *avec effroi.*

Urbain... je vous en supplie, rendez-moi...

URBAIN.

Jamais... le cadeau de l'autre... pour que vous l'embrassiez encore, et devant moi. . Je le garde...

MARIE.

Mais si vous saviez, mon ami...

JOSEPH, *reparaissant encore au fond.*

Eh bien! Urbain... et le café qu'on attend. (*Il disparaît.*)

URBAIN, *vivement.*

Je le verse... Je le verse... (*En allant pour le prendre il renverse le plateau,*) il est versé!...

VOIX DANS LA COULISSE.

Urbain, Urbain!

URBAIN.

On y va, mon Dieu, on y va... Décidément, je ferai un fichu domestique. (*Il sort par le fond.*)

SCENE XVII.

MARIE, ROGER.

MARIE, *voulant le retenir.*

Urbain!... Urbain!... (*A elle-même avec désespoir.*) Pas même cette ressource!... Dieu ne l'a pas voulu...

ROGER, *paraissant tout à coup par une petite porte à gauche.*

Marie!...

MARIE, *avec épouvante.*

Ah!

ROGER.

Pourquoi ce trouble, cet effroi? Ne sais-tu pas que je t'aime?

MARIE.

Mais lorsque je sais que cet amour est un crime, que pouvez-vous encore espérer?

ROGER.

Tout ce qu'espère un homme que possède le délire de la passion! Marie, pour arriver jusqu'à toi, pour ne pas être repoussé, j'ai caché d'abord mon rang et mon nom; maintenant que tu as tout appris, pour te revoir encore, je braverais ici jusqu'à la colère de mon père... Je t'ai dit que je ne te quitterais plus... Soldat ou gentilhomme, je serai là, près de toi, devant toi, toujours... je te donnerai ma vie et ma fortune... je t'entourerai de plaisir et de luxe, de tendresse et de bonheur!

MARIE.

Ah! taisez-vous! taisez-vous, monsieur, et n'osez pas en face me proposer la honte! Oubliez-vous qui je suis? ce que j'ai fait pour vous fuir?

ROGER.

J'oublie tout, excepté mon amour.

MARIE, *le repoussant.*

Ah! laissez-moi! Et puisque rien ne peut vous convaincre, votre père... il est là... et je vais... (*Elle veut sortir par le fond.*)

ROGER, *se plaçant devant la porte.*

Tu ne sortiras pas! (*Il ferme la porte et en retire la clef.*)

MARIE.

Seule avec lui !

ROGER, *s'élançant vers elle.*

Seule... et en mon pouvoir !

MARIE, *tombant à genoux.*

Par pitié, monsieur ! par pitié pour vous-même ! oui, je vous demande à genoux de ne pas être infâme !

ROGER.

Prières, larmes, j'ai tout prévu, et je suis résolu à tout braver, parce que je t'aime, Marie, parce que je sais que tu m'aimes à ton tour...

MARIE, *se relevant avec indignation.*

Moi, en ce moment, je vous méprise !

ROGER.

Est-ce que l'on passe ainsi tout à coup de la passion au mépris?... Je ne te crois pas, Marie, je ne te crois pas... (*Il veut l'enlacer dans ses bras.*)

MARIE, *avec énergie.*

Arrêtez, monsieur, arrêtez... C'est ici que j'ai vu mourir votre mère !

ROGER, *reculant.*

Ma mère, ici !

MARIE.

Oui... Et dans ce lieu même, peu de jours avant sa mort, voilà ce qu'elle m'avait donné... (*Elle lui montre le livre de prières.*)

ROGER.

Ce livre... je me souviens... c'est sur ce livre qu'elle me faisait prier dans mon enfance !

MARIE.

Ah ! vous le reconnaissez?... Eh bien ! (*lui montrant la première page*) lisez, lisez, monsieur !

ROGER, *prenant le livre et lisant.*

« A ma filleule, Marie Simon... » Oui c'est bien là son écriture chérie... (*Marie lui fait signe de poursuivre sa lecture et il reprend.*) « La seconde mère de l'orpheline, c'est sa marraine. Dans tes » jours d'affliction, Marie, viens à moi, avec ce livre, témoin » des serments que j'ai faits pour toi dans ton enfance... viens » à moi, ou à ceux des miens qui m'auront survécu... et par moi » ou par eux, tu cesseras d'être malheureuse... »

MARIE.

Eh bien !... monsieur?

ROGER, *embrassant le livre avec émotion, le rend à Marie, puis saisissant la clef, il va ouvrir la porte du fond, en pousse les deux battants et dit :*

Marie, vous êtes libre...

MARIE.

Libre... ah !.. (*Elle court au fond, puis portant le livre à ses lèvres, pendant que Roger tombe sur un siége.*) Merci, merci, ma bienfaitrice !...

ROGER, *se laissant tomber sur un fauteuil, et fondant en larmes.*

Ma pauvre mère ! (*La toile tombe.*)

ACTE III.

Un jardin ; à gauche, du premier au troisième plan, un pavillon où sont les appartements de la Marquise. A peu de distance de l'entrée de ce pavillon, un gros arbre, au pied duquel sont une table et des chaises de jardin. Au fond, et tenant presque toute la largeur du théâtre, une sorte de maison de concierge faisant face au public, avec une fenêtre qui paraît être celle d'une chambre mansardée ; c'est la fenêtre de la chambre de Marie. A droite et à gauche de cette maison, deux avenues du jardin qui vont se perdre en biais dans la coulisse ; à droite, au premier plan, des charmilles de fleurs, et, au devant, un banc de jardin.

SCENE I.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, MARIE. (*Le Marquis entre en scène avec la Marquise, et Marie les suit à peu de distance.*)

LE MARQUIS, *montrant la table placée au pied de l'arbre.*

Ici, Marie, c'est ici.

LA MARQUISE.

Allez, mademoiselle ; préparez le thé de monsieur le marquis, et ne tardez pas à l'apporter.

MARIE.

J'obéis, madame. (*Elle sort.*)

SCENE II.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *s'approchant du Marquis qui s'est assis sur le banc.*

Eh bien ! monsieur, plus triste encore, plus sombre que vous n'étiez hier !... cependant, le retour de votre fils...

LE MARQUIS, *avec amertume.*

Oui, le retour de mon fils !... un fils dont le cœur appartient bien tout entier à son père, n'est-ce pas?

LA MARQUISE.

En doutez-vous, monsieur?

LE MARQUIS.

Non ! je ne doute de rien, madame, et je vois clair en toutes choses.

LA MARQUISE, *à part.*

Ah ! son regard m'a glacée !

LE MARQUIS, *se levant et regardant au dehors à droite.*

Voyez là-bas ! voyez ce pavillon... entendez les cris joyeux qui s'en échappent... c'est le bruit de l'orgie... mon fils, à peine rentré dans la maison paternelle, y réunit autour de lui ses compagnons de débauche, et je suis trop irrité, moi, de leur joie scandaleuse pour que je garde la mienne, en songeant que j'ai revu mon fils... Je vous l'ai dit, madame, je ne suis aimé de personne !...

LA MARQUISE.

Ah ! cette parole...

LE MARQUIS.

Est-elle injuste? ceux-là même qui me sacrifient leur existence et leur bonheur, le font-ils par affection pour moi? répondez !

LA MARQUISE.

Monsieur, je ne puis vous comprendre.

LE MARQUIS.

Clarisse, vous m'avez parlé de tristesse... que dois-je penser de la vôtre? Oh ! ne croyez pas me la cacher... Je la connais, j'ai surpris vos larmes... vous l'aimiez... il vous aime, et vous lui avez imposé ce mariage qui vous sépare l'un de l'autre... vous avez tous deux loyalement et noblement agi ; mais je ne puis faire que vous ne le regrettiez pas, lui, après l'avoir exilé ! mais, je n'oublierai pas que, ce matin, je vous ai vue pleurer... et pleurer son départ... Vous voyez bien, madame ; vous voyez bien que je ne puis jamais être heureux ! (*Il sort.*)

SCENE III.

LA MARQUISE, *seule.*

Jamais heureux ! et moi, il manquait encore à ma destinée d'être assurée qu'il sait tout, et de l'entendre me le dire... de songer que ses soupçons vont me poursuivre sans cesse et me faire un crime de mes pensées, qu'il les devinera quand je m'efforcerai de les cacher à moi-même... Ah ! c'est une existence affreuse !... Et lui, à qui j'ai ordonné de me fuir... bientôt il ne pensera plus à moi ! il aimera cette femme jeune et belle qui sera la sienne, puisque je l'ai voulu !... il l'aimera !... Ah ! j'ai honte de moi-même !... le plus grand de tous mes tourments, c'est de supposer un instant qu'il puisse en aimer une autre !

SCENE IV.

LA MARQUISE, MARIE, *puis* GRANDPRÉ.

MARIE, *entrant la première et introduisant Grandpré.*

Venez, monsieur, elle est là, madame la marquise.

GRANDPRÉ.

Merci, mon enfant, merci. (*Marie sort.*)

SCENE V.

GRANDPRÉ, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *tressaillant à la vue de Grandpré.*

Vous, monsieur, encore vous !...

GRANDPRÉ.

Oui, madame, ce mariage...

LA MARQUISE.

Eh bien?

GRANDPRÉ.

Impossible !

LA MARQUISE.

Comment ?

GRANDPRÉ.

Rompu... et pour toujours...

LA MARQUISE, *avec un mouvement de joie involontaire.*

Pour toujours !... Et pourquoi ? qui vous a empêché de me tenir votre promesse ?

GRANDPRÉ, *se rapprochant.*

Ce n'est pas de moi qu'est venue cette rupture.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas de vous ?

GRANDPRÉ.

Non, madame... Étouffant la voix de mon cœur, j'étais résolu à vous obéir ; mais c'est elle-même, cette jeune fille que j'allais demander pour épouse, c'est elle qui, en me faisant l'aveu d'un autre amour, en a appelé à mon honneur, à ma pitié ; elle m'a supplié à la fois, et pour moi qu'elle ne saurait aimer, et pour elle, à qui cette union imposait un supplice pareil au vôtre, madame ; car, en ce moment, c'est à vous surtout que je songeais, c'est cette chaîne si lourde, si douloureuse, que j'ai redoutée pour cette femme, en me reportant à vous... J'ai vu ses larmes, en comptant les vôtres ; j'ai vu les afflictions de celui qu'elle aime, en comptant les miennes... Alors le courage m'a abandonné ; son père était prévenu, il est accouru à son tour me prier pour sa fille, et j'ai rendu ma parole.

LA MARQUISE.

Mais pourquoi rentrer dans cette maison ? Le marquis à l'instant était là, près de moi, et, s'il venait à reparaître...

GRANDPRÉ.

Le marquis !... En effet... hier, en lui disant adieu, j'ai bien vu comme vous qu'il soupçonnait...

LA MARQUISE.

Des soupçons !... non, une certitude... Il me l'a dit... Il n'a pu contenir devant moi son agitation et son désespoir ; et, cependant, il croyait alors à votre prochain mariage. Que sera-ce donc, quand il apprendra la rupture ?... Ah ! vous me perdez, monsieur, vous me perdez en revenant ici...

GRANDPRÉ.

Adieu donc, madame, adieu... et cette fois, je vous le jure, c'est pour jamais !

LA MARQUISE.

Pour jamais ! c'est bien, monsieur, mon cœur vous sait gré d'un tel sacrifice ; je vais lui devoir mon bonheur... Adieu ! (*Elle dit ces derniers mots en fondant en larmes.*)

GRANDPRÉ, *revenant vivement sur ses pas.*

Votre bonheur !.. et vous pleurez, madame, vous pleurez !... Ah ! ces larmes m'ont enlevé toute ma raison, me font oublier tous mes devoirs... Clarisse, je ne vois plus que votre douleur, et mon amour .. Clarisse, je ne partirai pas seul...

LA MARQUISE.

Qu'avez-vous dit !... ô ciel !...

GRANDPRÉ.

De l'instant où il vous a déclaré, lui, qu'il avait deviné notre secret, ce qu'il y a pour moi de plus horrible en ce monde, c'est de vous laisser auprès de lui... je ne le veux pas, non, je ne le veux pas !... vous me suivrez... j'abandonne ma patrie, ma famille, ma profession... je déchirerai de mes mains ma robe d'avocat et ce cere justice... Est-ce que je puis apprécier et combattre les passions des autres, moi qui n'ai pas la force de commander aux miennes... mais vous me suivrez, il le faut... nous partirons ensemble.

LA MARQUISE.

Ensemble !...

GRANDPRÉ.

Silence ! on vient de ce côté ! (*Il remonte la scène et regarde derrière l'arbre et le pavillon.*)

LA MARQUISE, *avec effroi.*

Ah ! mon mari !...

GRANDPRÉ.

Non... non .. ce paysan que je vous ai recommandé... il ne peut nous voir et ne songe pas à nous. (*La Marquise fait un pas vers le pavillon, Grandpré la retient du geste et de la voix.*) Un seul mot... ce soir, à dix heures, j'attendrai à l'extrémité de cette avenue...(*Il montre l'avenue du fond.*) Qu'une lumière brille à votre fenêtre. (*Il montre la fenêtre du pavillon, premier plan à gauche.*) Je viendrai vous prendre et vous emmener loin d'ici.

LA MARQUISE.

Monsieur...

GRANDPRÉ.

A ce soir... et jusque-là, je ne veux pas savoir votre réponse... Adieu ! (*Il sort précipitamment par la droite, la Marquise est rentrée à gauche, dans le pavillon ; au même moment, Urbain entre en scène par la gauche, derrière le pavillon et les arbres, en courant de toutes ses forces.*)

SCENE VI.

URBAIN, *puis* ROGER.

URBAIN, *seul.*

Qu'est-ce que j'ai entendu ? à dix heures... une lumière à votre fenêtre... je viendrai vous prendre... (*Il regarde encore autour de lui, Roger vient d'entrer par la droite.*) Ces paroles... qui est-ce qui les disait ?... (*Reconnaissant Roger.*) C'était lui !... et mamzelle Marie !...

ROGER, *l'apercevant.*

Ah ! c'est toi ?...

URBAIN.

Oui, c'est moi... Je ne vous perds pas de vue.

ROGER.

Bien obligé...

URBAIN.

Allez, monsieur, c'est affreux, c'est indigne, ce que vous faites là !

ROGER.

Ce que je fais !

URBAIN.

Comment ! vous ne pouvez donc pas la laisser tranquille...

ROGER.

Qui ?

URBAIN.

Elle... une lumière... à dix heures... à sa fenêtre...

ROGER.

Quelle fenêtre ?

URBAIN, *montrant au fond la fenêtre de la petite maison qui fait face au public.*

Celle-là... pardine, celle de sa chambre.

ROGER.

La fenêtre de Marie ! qu'est-ce que tu chantes ?

URBAIN.

Je ne chante pas, je crie... Je crie de toute ma force que je veux la défendre, et je la défendrai... Par bonheur, je connais votre signal.

ROGER.

Mon signal ?...

URBAIN.

Et je vais tout dire à monsieur le marquis...

ROGER.

A mon père ?

URBAIN.

Ah ! vous ne l'enlèverez pas, monsieur, vous ne l'enlèverez pas... le chien de garde aboiera... Il mordra même, pour vous empêcher... Et le chien de garde, c'est moi. (*Il sort.*)

SCENE VII.

ROGER, *seul.*

Il est fou ! un signal... Un enlèvement ! Marie !... toujours Marie !... Est-ce que j'y songe encore ? Est-ce que je n'ai pas renoncé à ce fatal amour depuis l'instant où elle a placé entre elle et moi le souvenir de ma mère ?... Ma mère !... la seule de mes pensées qui me fasse honneur... qui me prouve que je veux quelque chose encore... que cette âme n'est pas entièrement flétrie, et qui me réconcilie avec moi-même !... Non, certainement non, je ne pense plus à cette jeune fille... Je veux ignorer même si elle est ici..., à deux pas de moi, si elle va cette nuit reposer dans cette chambre... (*Il montre la fenêtre du fond.*) Si elle existe enfin !.. Non... je ne veux pas le savoir, et... cependant ne semble-t-il pas que tout soit d'accord aujourd'hui pour me ramener vers elle, quand je veux chasser son image... Quand, pour y parvenir, je rappelle à moi les plus insouciants, les plus joyeux, les plus méprisables peut-être de mes anciens camarades, et que j'essaye de me replonger avec eux .. j'en rougis... Oui... c'est à l'ivresse, à la débauche que je demande de me faire oublier... et je me souviens toujours... et je la vois sans cesse, partout... Je la vois, et mes amis ivres me raillent de ma faiblesse, de mes scrupules ; ils font sur elle et sur moi les plus folles gageures !... Ah ! j'ai dû les fuir, tant par leurs railleries, ils soulevaient en moi d'indignation et de colère... J'ai dû les fuir, pour qu'on ne me parlât plus de Marie !... Et ce paysan stupide se trouve tout à coup sur mon passage, pour me jeter son nom à la face..., Un enlèvement... un signal... sa fenêtre... Qu'a-t-il voulu dire ?... Il est fou !... il est fou !... Mais moi...

mal, je le suis davantage... et ma folie, c'est mon amour... mon amour qui me domine tout entier, qui l'emporte enfin sur toutes mes résolutions généreuses, qui est plus fort en moi que la voix même de ma mère.

SCENE VIII.

ROGER, LE MARQUIS, URBAIN. (*Le Marquis paraît au fond, ramené par Urbain; il fait signe à celui-ci de sortir et écoute son fils qui continue à se parler à lui-même, et dans la plus grande agitation.*)

ROGER, *sans voir son père.*

Oui, je n'y résiste plus... je cède... cet amour, c'est ma vie... Marie sera à moi, parce que je l'aime avec délire, et que je ne puis me passer d'elle... Marie sera à moi, parce que je le veux... Tous les obstacles, je les vaincrai... toutes les résistances, je les soumettrai... toutes les entraves, je les briserai.

LE MARQUIS, *s'avançant.*

Malheureux!...

ROGER.

Mon père!...

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, ROGER.

LE MARQUIS.

Ainsi, monsieur, dans votre accès de démence, vous avez achevé de me convaincre que votre retour ici est pour Marie, et non pour votre père... le désordre vous avait fait sortir de ma maison, et c'est lui encore qui vous y ramène.

ROGER.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Dissipateur, joueur, débauché!... vous n'avez mis aucun frein à vos vices! Oserez-vous le nier devant moi?

ROGER.

Eh bien! oui, cela peut être; oui, depuis que je n'ai plus de mère, ni sa douce morale qui me persuadait, ni sa tendresse qui me consolait, j'ai cherché dans le tourbillon des plaisirs de quoi m'étourdir et combler ce vide... qu'il fallait remplir à tout prix...

LE MARQUIS.

Insensé! mais, votre père n'était-il donc pas là?

ROGER.

Mon père! j'ai senti mon cœur se glacer sous son indifférence... Mon père! ni sa voix ni sa main n'ont voulu me retenir... Sa voix était muette pour moi... et sa main se tendait vers une femme qui n'était pas ma mère...

LE MARQUIS.

Vaine excuse pour vos folies! C'est ma faiblesse et votre mauvaise nature qui vous ont perdu... et quant à la marquise, je ne lui ai donné qu'une affection qui ne vous était pas enlevée.

ROGER.

Ce n'était pas ma mère!...

LE MARQUIS.

C'était mon épouse!... respectez-la!

ROGER.

Oui, votre épouse, à vous, dont le sang coule dans mes veines... Vous qui vous étonnez qu'une passion me domine aussi, moi, libre et à mon âge, quand au vôtre, cédant à l'amour que cette femme vous inspirait, vous l'avez mise à la place de ma mère.

LE MARQUIS.

Silence! silence! monsieur, je vous défends d'outrager la marquise... Osez-vous bien couvrir vos actions les plus honteuses des torts que vous reprochez injustement à votre père... Oh!... s'il vous reste un éclair de raison, monsieur, écoutez ces paroles dictées par l'indulgence et la justice paternelle... Les bras et le cœur d'un père sont ouverts au repentir... Roger, arrêtez-vous... arrêtez-vous dans cette voie fatale... ou, par une catastrophe terrible, Dieu lui-même vous arrêtera!...

ROGER.

Des menaces!...

LE MARQUIS.

Des ordres, monsieur, des ordres... puisque vous n'entendez plus la voix du cœur ni celle de Dieu! (*Marie entre en scène apportant le thé du Marquis, et le pose sur la table; elle écoute avec anxiété le Marquis et son fils.*)

ROGER.

Il est trop tard... j'ai couru avec le torrent, et il n'est pas au monde de digue assez puissante pour m'arrêter.

LE MARQUIS, *furieux.*

Taisez-vous, monsieur, taisez-vous!...

SCÈNE X.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, *s'avançant.*

Monsieur Roger, au nom du ciel!...

LE MARQUIS.

Marie! en ce moment!... Quelle audace!

ROGER, *bas à son père en se rapprochant de lui.*

C'est à cause d'elle, monsieur, que vous m'avez accablé du poids de votre colère, et presque de votre malédiction; et pourtant, quelques malheurs qui m'attendent, je ne puis renoncer à Marie, et si l'on me défend d'en faire ma maîtresse, eh bien, j'en ferai ma femme! (*Il sort par le fond à droite, tandis qu'Urbain paraît du même côté, derrière les charmilles.*)

SCENE XI.

LE MARQUIS, MARIE, URBAIN.

MARIE, *à part.*

Que lui a-t-il dit?

LE MARQUIS, *répétant avec colère les paroles de son fils.*

Sa maîtresse!...

MARIE.

Oh! je ne le serai jamais...

LE MARQUIS.

Sa femme! tu ne le seras qu'après ma mort.

URBAIN, *à part.*

Bon vieillard, j'espère que tu vivras longtemps.

LE MARQUIS, *à Marie.*

Il est donc vrai qu'abusant de mes bontés et trahissant ma confiance, vous entraînez Roger jusqu'à l'oubli de ses devoirs?

MARIE.

Moi! pouvez-vous croire?

LE MARQUIS.

Vous aimez mon fils, il vous aime, et, dans votre fol égarement...

MARIE.

Non, monsieur, vous dis-je, et la vérité, Dieu la connaît...

URBAIN, *se montrant.*

Et moi aussi, monsieur le marquis, je la connais, la vérité!... je vous en ai déjà dit une portion, et je vais continuer, dans son intérêt, dans le vôtre, et même un peu dans le mien.

LE MARQUIS.

Parle! parle vite.

URBAIN.

Ah! elle dit qu'elle n'aime pas votre fils!... et ce petit livre rouge qu'elle embrasse sans cesse, où il y a comme qui dirait de l'écriture à la plume et à l'encre; elle a toujours refusé de m'en faire cadeau, à moi, pourquoi? parce qu'il lui vient de votre fils.

LE MARQUIS.

De mon fils?

MARIE.

Non, monsieur, parce qu'il me vient de sa mère.

URBAIN.

Sa mère!...

LE MARQUIS.

De ma femme?

MARIE, *remettant le livre au Marquis.*

Urbain a dit vrai; ce livre ne m'a jamais quittée, et je l'ai souvent pressé de mes lèvres comme un souvenir, un guide, une espérance. (*Le Marquis a regardé le livre avec émotion et l'a placé sur la table.*)

URBAIN.

Passe pour le petit livre; mais ce flacon!... (*Il le tire de sa poche.*) Il vient de lui, de lui seul! (*Marie lui prend vivement le flacon des mains et le cache.*)

URBAIN, *continuant.*

Et voyez comme elle y tient! En voilà une preuve! Et j'en ai une autre encore plus forte... Ce soir, ici même, à la brune, je les ai surpris complotant la chose de fuir tous deux.

LE MARQUIS.

Se pourrait-il?

SCÈNE XVI.

ROGER, LA MARQUISE, GRANDPRÉ.

GRANDPRÉ, *regardant la fenêtre éclairée.*

L'heure est venue... elle consent à me suivre... Approchons.

LA MARQUISE, *refermant la porte du pavillon.*

C'en est donc fait... il sait tout!... je dois partir...

ROGER, *se retournant vers la coulisse.*

Nous verrons, camarades, nous verrons si vous me raillerez encore... (*A lui-même.*) A la chambre de Marie. (*Chacun des trois personnages suit sa route, et vient au milieu du jardin heurter du pied le cadavre du Marquis. Un rayon de la lune éclaire ce tableau, et tous trois reculent en poussant un cri de terreur.*)

GRANDPRÉ.

Le marquis.

LA MARQUISE.

Mon mari...

ROGER, *se précipitant vers le cadavre.*

Mon père!... (*Il le soulève et l'examine avec désespoir.*) Mort!... il est mort!... Oh! le voilà, grand Dieu! le châtiment de toutes mes fautes... le voilà!...

LA MARQUISE, *courbant la tête.*

Suis-je assez punie, mon Dieu!... mais... cette mort étrange!...

GRANDPRÉ, *s'approchant de la table et prenant la tasse.*

Qu'est-ce que cela?...

LA MARQUISE.

Une tasse de thé.

ROGER, *regardant à son tour et versant dans la soucoupe quelques gouttes de ce qui reste dans la tasse.*

Du poison!...

GRANDPRÉ et LA MARQUISE.

Du poison!

ROGER, *avec élan.*

Oh!... toute ma vie pour trouver et punir l'assassin de mon père...

GRANDPRÉ.

Qui était auprès de lui?

ROGER.

Marie...

GRANDPRÉ, *montrant la tasse.*

Qui a préparé?...

LA MARQUISE.

Marie...

GRANDPRÉ.

A qui ce flacon?...

ROGER, *le reconnaissant.*

A Marie... (*Il le prend et le respire.*) Ciel! du poison encore.

URBAIN, *au dehors.*

Non, mamzelle, non, vous ne partirez pas...

ROGER.

Qu'est-ce donc?

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, URBAIN, MARIE.

URBAIN, *entraînant Marie malgré elle.*

Elle voulait partir seule... la nuit...

GRANDPRÉ.

Elle fuyait.

LA MARQUISE.

Marie!...

ROGER, *avec assurance et conviction.*

Marie a empoisonné mon père!... (*Marie aperçoit le cadavre, jette un cri et tombe agenouillée, Urbain recule d'effroi. — La toile tombe.*)

ACTE IV.

La théâtre représente le cabinet du Greffier au tribunal de Caen. Porte au fond et portes latérales. Tables à droite et à gauche de la scène.

SCÈNE I.

LE GREFFIER, COMMIS DU GREFFE, *puis* LA MARQUISE. (*Au lever du rideau les commis du greffe sont occupés à écrire aux deux tables.*)

LE GREFFIER, *entrant par la gauche.*

Retirez-vous, messieurs... il y a une telle affluence pour le procès de cette Marie Simon, que cette salle est nécessaire aux témoins qui voudront s'y retirer... Jamais, depuis que j'exerce, je ne vis pareille curiosité... heureusement les débats touchent à leur terme. Allez, messieurs... (*Les commis se retirent.*) Qui vient ici?... Ah! c'est la veuve de la victime. (*La Marquise paraît.*) Entrez, madame la marquise; cette salle est à la disposition des témoins. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

LA MARQUISE, *seule et allant s'asseoir.*

Oh! mon Dieu! je serais morte, s'il m'avait fallu continuer entendre ces terribles débats auxquels j'ai été forcée d'assister. Ces détails cruels sur la mort du marquis, ces circonstances, ces inductions, ces preuves accablantes contre cette jeune fille qui nie obstinément, tout cela m'émeut et me fait frémir malgré moi... Et puis, tout me ramène par la pensée à cet instant fatal où j'allais déserter en coupable la maison de mon mari, lorsque j'ai dû reculer d'horreur... Ah! cet affreux spectacle est toujours là, devant moi... c'est un remords de tous les instants.

SCÈNE III.

URBAIN, LA MARQUISE. (*Urbain a repris ses habits de paysan.*)

LA MARQUISE.

Ah!... Urbain!... le jugement sera-t-il bientôt rendu?

URBAIN.

Pas encore, heureusement... on achève d'entendre les dépositions... je viens de faire la mienne... C'est égal je n'ai pas pu rester plus longtemps, parce que cette pauvre Marie me fend le cœur... et que j'ai peut-être fait une boulette.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire?

URBAIN.

Oh! mon Dieu! j'ai raconté tout bonnassement les choses... dans tout ça il n'y avait pas de quoi fouetter un chat! mais, monsieur de Grandpré n'a pas trouvé ça, lui... et monsieur Roger qu'on écoute plus que moi parce qu'il est le fils de la victime, a fait voir que c'était des preuves terribles; et comme si ce n'étaient pas assez de lui, il a pour soutenir l'accusation l'avocat le plus éloquentieux de toute la ville, monsieur de Grandpré, mon ancien protecteur... si bien que la pauvre Marie est perdue... oui, perdue par moi-même... Aussi quand j'ai fait ma déposition, elle a pleuré et elle m'a regardé avec un air, oh! mais de ces airs qui vous parlent, et qui semblent vous dire : mon bon ami, je ne t'en veux pas, mais tu me fais bien du mal... Oh! j'ai cru que j'allais tomber... mais, prenant mon courage à deux mains, je me suis sauvé comme si c'était moi qu'on jugeait... et me voilà.

LA MARQUISE.

Et vous dites que Roger?...

URBAIN.

Un joli garçon, celui-là!... Comme j'avais eu raison de le prendre en grippe, lui qui se disait amoureux fou de mamzelle Marie... se conduire de cette manière, l'accuser comme il l'accuse, la poursuivre comme il la poursuit...

LA MARQUISE.

Plus le fils du marquis a de raisons pour ménager cette malheureuse, plus sa conduite est noble, par l'énergie qu'il met à venger son père...

URBAIN.

Mais Marie n'est pas coupable, j'en lèverais les deux mains, et pour la traiter comme il la traite, il faut n'avoir ni cœur ni âme... (*On entend du bruit à gauche.*)

LA MARQUISE.

Ce bruit... cette rumeur... qu'est-ce donc?

URBAIN, *regardant.*

Ça vient de la salle d'audience.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GRANDPRÉ, *en robe.*

LA MARQUISE.

Ah! vous voilà, monsieur de Grandpré!.. Que veut dire?...

GRANDPRÉ.

Les débats étaient terminés; le procureur-général avait pris la parole, et résumait avec douleur, mais avec fermeté, toutes les charges qui pèsent sur cette jeune fille; Roger à son tour lui demandait compte de la mort de son père, lorsque se levant tout à coup, Marie Simon a de nouveau déclaré qu'elle était innocente, et que ses souvenirs venaient de lui en révéler la preuve.

LA MARQUISE.

La preuve!

GRANDPRÉ.

Puis, après avoir prononcé quelques mots sans suite et qui arrivaient à peine jusqu'à ses juges, elle a tremblé, pâli, et elle est tombée sans connaissance sur son banc. On s'est empressé de lui donner des soins, et sur l'ordre du président, qui ne la croit plus en état de soutenir les émotions de l'audience, on l'amène ici, (*Urbain sort vivement par la gauche*) où j'ai mission, en qualité de partie civile, de l'interroger avant de provoquer contre elle la vengeance des lois.

LA MARQUISE.

Ici!... Je me retire! la présence de cette jeune fille vient me rappeler sans cesse...

GRANDPRÉ.

Je l'éprouve comme vous, madame; car, ainsi que vous, je voudrais oublier: mais mon devoir m'enchaîne.. Fuyez sa présence, puisque vous le pouvez; (*lui désignant une porte à droite*) là, dans cette pièce, entrez... (*La Marquise sort d'un côté, tandis que de l'autre, des huissiers et Urbain qui s'est joint à eux, amènent Marie en la soutenant, et la font asseoir sur une chaise.*)

SCENE V.

GRANDPRÉ, URBAIN, MARIE, Deux Huissiers.

MARIE, *revenant à elle.*

Que me veut-on? où m'a-t-on conduite? qui êtes-vous?

URBAIN.

C'est moi, mamzelle Marie.

MARIE.

Vous, Urbain! (*Reconnaissant Grandpré qui s'est assis auprès de la table à droite et qui compulse des papiers.*) Ah! oui, oui, je me souviens... je le reconnais; mais il n'est pas là, lui, Roger... lui, dont la voix m'a maudite!... Oh! quelle douleur j'ai ressentie!... C'est alors, je l'ai cru du moins, que le ciel m'a prise en pitié et qu'il m'a envoyé un souvenir .. lequel?... c'était mon salut, c'était ma vie... mais un nuage a passé sur ma pensée... la parole a expiré sur mes lèvres... j'ai perdu la force, et pour mon malheur, je n'étais pas morte... et, je le vois, les hommes m'ont réveillée pour vivre encore et pour souffrir!

URBAIN.

Faut pas penser à ça, mamzelle, faut pas penser à ça .. (*Il se retire à l'écart.*)

GRANDPRÉ, *qui s'est levé pour congédier les Huissiers.*

Vous vous êtes évanouie, en effet, au moment où, répondant à monsieur Roger de Clavières, vous sembliez annoncer un indice... Cet indice, vous le rappelez-vous?... pouvez-vous le dire?

MARIE.

Ah! je cherche en vain!... c'est peut-être parce que j'ai beaucoup pleuré et beaucoup souffert... Mais je ne peux pas rassembler mes idées... je ne me souviens plus.

GRANDPRÉ.

Cherchez, cherchez encore; car j'ai mission, avant de reprendre la parole, de recevoir vos derniers aveux... La Cour attend, parlez...

MARIE.

Mes aveux, dites-vous? L'aveu d'un crime contre lequel ma vie entière, ma vénération pour le marquis, mes protestations les plus vives parlent si haut..

GRANDPRÉ.

Mais, comment détruire cependant les présomptions terribles qui vous accablent?... Vous aimez Roger de Clavières, vous le déclarez à son père lui-même, et vous ajoutez pourtant... Sa maîtresse, je ne le serai jamais... — Sa femme, tu ne la seras qu'après ma mort... Voilà la réponse du marquis.. et, le soir même, le marquis expire par le poison... Au fond d'une tasse de thé, préparée par vous, on trouve le reste de ce poison, qui a servi à consommer le crime; sur la table un flacon est oublié, et ce flacon, à qui appartient-il?... A vous!.. Que contient-il? Du poison, pris par vous dans le cabinet de chimie, dont vous aviez seule l'entrée .. Et, comme si toutes ces preuves matérielles ne suffisaient pas à la justice, vous en donnez une dernière en voulant prendre la fuite clandestinement pour vous dérober à la vengeance des hommes... Voilà les charges qui s'élèvent contre vous, et sur lesquelles je vous adjure de répondre.

MARIE.

J'ai dit toute la vérité... j'ai expliqué toutes les circonstances, et l'on n'a pas voulu me croire.

GRANDPRÉ.

De nouveau, j'en appelle à tous vos souvenirs... Cette preuve que vous nous avez annoncée, pouvez-vous enfin nous la dire?

MARIE, *cherchant.*

Non, rien, rien... et cependant si vous me permettiez de me recueillir encore...

GRANDPRÉ.

Soit!.. Votre accusateur n'est pas un ennemi pour vous; il accomplit seulement avec conscience un devoir rigoureux, et il va prier la Cour de donner toute latitude à votre défense. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

MARIE, URBAIN, *puis* LE GREFFIER.

URBAIN, *s'approchant.*

Mamzelle Marie, pardonnez-moi...

MARIE.

Urbain!

URBAIN.

Car il se trouve que j'ai témoigné contre vous en voulant vous défendre; mais tous les témoins de l'univers, à commencer par moi, jureraient qu'ils vous ont vue, que je leur dirais, que je me dirais à moi-même: non, vous avez mal vu, non, tu as mal vu, imbécile; Marie n'est pas coupable.

MARIE.

Mon ami!

URBAIN.

La preuve que je vous crois innocente, c'est que je garde de vous un souvenir... (*Il entr'ouvre sa veste pour y chercher le petit livre rouge.*)

MARIE.

Un souvenir... de moi!

URBAIN, *prenant le petit livre qu'il va pour montrer à Marie.*

Et si je ne craignais pas... (*Voyant entrer le Greffier.*) Ah! le greffier!... (*Il cache vivement le livre.*)

LE GREFFIER, *s'approchant.*

Témoin Urbain, suivez-moi... la Cour vous rappelle.

URBAIN.

Moi, rappelé! Oh! si je pouvais défaire mon ouvrage! Sans adieu, mamzelle Marie, sans adieu... (*Il sort par la gauche avec le Greffier.*)

SCÈNE VII.

MARIE, *puis* LA MARQUISE.

MARIE, *un instant seule.*

Cette preuve qu'on me demande, cette preuve, me la feras-tu retrouver, mon Dieu? ne me rendras-tu pas cette révélation qui doit m'arracher à l'échafaud?... (*En ce moment, la Marquise entr'ouvre la porte de droite.*)

MARIE, *l'apercevant et poussant un cri étouffé.*

Ah! la marquise!...

LA MARQUISE, *à part.*

Je n'entends plus rien! (*Apercevant Marie.*) Marie! Encore ici!...

MARIE.

Oui, madame, moi, que le ciel semble mettre sur votre passage.

LA MARQUISE.

N'invoquez pas le ciel... car il ne peut vouloir que la veuve de votre victime se trouve face à face avec vous...

MARIE.

Madame la marquise, je croyais pouvoir attendre plus de votre pitié.

LA MARQUISE.

De la pitié!... la veuve du marquis de Clavières n'a plus qu'un devoir, venger son époux et faire punir la coupable.

MARIE.

Et si je vous jurais que je suis innocente...

LA MARQUISE.

Quand tout vous accuse et vous accable, quand partout on reconnaît votre main, quand vous seule aviez intérêt...

MARIE.

Moi seule! moi seule... Écoutez, madame... le soir de la mort de votre époux, un signal devait être donné à dix heures... à une croisée de la maison...

LA MARQUISE, *à part.*

Un signal!

MARIE.

A dix heures, une lumière brilla à cette fenêtre... c'était le signal... le marquis le vit... je le vis aussi...

LA MARQUISE, *à part.*

Que dit-elle?...

MARIE.

Peu de temps après, votre époux mourait par le poison, et vous, madame, et monsieur de Grandpré, accouru à votre signal, vous vous trouviez réunis dans le jardin, auprès de ce cadavre...

LA MARQUISE.

Grand Dieu!...

MARIE, *avec explosion.*

Voilà le souvenir qui m'a frappée tout à coup, madame, lorsque la voix de votre fils m'accusait comme la vôtre... Voilà ce souvenir qui m'avait fui comme un songe, et que votre présence m'a rappelé tout entier...

LA MARQUISE.

Eh quoi! vous pourriez supposer?...

MARIE.

Au moment où le marquis allait périr victime d'un crime inexplicable, son déshonneur était prêt à se consommer par vous dans sa propre maison...

LA MARQUISE, *avec effroi.*

C'est vrai!...

MARIE.

Or, une femme qui veut fuir le toit conjugal, qui a un autre amour dans le cœur, n'a-t-elle pas plus d'intérêt qu'une servante à empoisonner son mari?...

LA MARQUISE.

Ah! c'est affreux... Mais, excepté cet amour fatal, que j'expie aujourd'hui par mon repentir et mes remords, rien de tout cela n'est vrai...

MARIE.

Qui me le prouve?

LA MARQUISE.

Oh! je le jure!...

MARIE.

Moi aussi j'ai juré... et vous ne m'avez pas crue, madame...

LA MARQUISE, *épouvantée.*

On vient... Oh! tais-toi! tais-toi!...

SCENE VIII.

Les Mêmes, LE GREFFIER.

LE GREFFIER.

La Cour fait demander à l'accusée si elle a une révélation à faire ou quelque chose à ajouter; elle est prête à l'entendre avant de terminer les débats.

LA MARQUISE, *à part.*

Je tremble!... que va-t-elle dire?...

MARIE, *regardant fixement la Marquise terrifiée, puis après un grand temps, se retournant vers le Greffier.*

Je n'ai rien à ajouter... je n'ai plus rien à dire... on peut terminer les débats et me juger... Dès ce moment j'appartiens à Dieu! (*Le Greffier sort.*)

LA MARQUISE, *saisissant en pleurant la main de Marie.*

Oh! Marie!... Marie!...

MARIE.

Madame, vous n'avez pas cru à mon serment, et moi je crois au vôtre... vous n'avez pas eu pitié de moi, et moi j'ai pitié de vous... Je pourrais me sauver peut-être, car les apparences qui vont me faire condamner sont plus fortes contre vous que contre moi; mais je ne veux pas de la vie à ce prix... je veux en quittant ce monde, ne laisser après moi que des regrets et des prières...

LA MARQUISE.

Oh! non, non, vous ne pouvez mourir maintenant... vous ne pouvez être condamnée.

MARIE, *désignant la gauche.*

Et cependant... regardez... les voilà qui viennent me lire ma sentence...

LA MARQUISE.

Espérez, Marie, espérez en Dieu et en moi... (*Elle sort par le fond, dont la porte en s'ouvrant, laisse apercevoir des gardes.*)

SCENE IX.

MARIE, GRANDPRÉ, LE GREFFIER, Huissiers, Gardes.

LE GREFFIER, *portant un parchemin et s'adressant à Marie.*

Vous allez entendre votre arrêt. La Cour a ordonné que monsieur de Grandpré, qui représente ici la famille de la victime, assistât à cette lecture.

MARIE, *à part.*

Monsieur de Grandpré... Si je lui disais ce que je viens de dire à la marquise, lui aussi, peut-être, il me tendrait la main comme elle vient de le faire...

LE GREFFIER, *lisant lentement le parchemin pendant que Marie s'agenouille.*

« La chambre criminelle déclare Marie Simon atteinte et con» vaincue du crime d'empoisonnement sur la personne de feu
» monsieur le marquis de Clavières. Pour punition et réparation
» de quoi, ladite Marie Simon est condamnée à faire amende
» honorable, la corde au cou, tenant dans sa main une torche
» ardente du poids de deux livres, au devant de la principale
» porte d'entrée de l'église de Saint-Pierre de Caen, où elle sera
» conduite par l'exécuteur des sentences criminelles, qui atta» chera devant elle et derrière son dos un écriteau où sera écrit
» en gros caractères ce mot : *Empoisonneuse...* »

MARIE, *frémissant.*

Oh!

LE GREFFIER, *continuant.*

« Ce fait, elle sera conduite sur la place du marché Saint» Sauveur, pour y être attachée à un poteau avec une chaîne
» de fer, et brûlée vive, son corps réduit en cendres et les cen» dres jetées au vent. » (*Il replie le parchemin.*)

MARIE, *se relevant.*

Je fais hommage à Dieu de mon martyre!..

GRANDPRÉ.

Vous avez peu d'instants pour vous préparer à paraître devant votre souverain juge... Je vous préviens que, d'ici là, il sera fait droit à toutes les demandes qui seront compatibles avec l'exécution de l'arrêt.

MARIE.

Eh! que puis-je demander encore, monsieur?... (*Se ravisant.*) Ah! oui, oui, une seule chose...

GRANDPRÉ.

Parlez...

MARIE.

Je suis condamnée à faire amende honorable devant Dieu et devant les hommes... Je demande avant tout, à la faire devant mon principal accusateur, devant celui qui s'est le plus acharné à ma perte, devant celui qui croit venger la mort d'un père par la mienne...

GRANDPRÉ.

Roger de Clavières?..

MARIE.

Je veux... je voudrais le voir une dernière fois, avant de subir mon arrêt.

GRANDPRÉ.

Mais, voudra-t-il y consentir?

MARIE.

Ne m'avez-vous pas dit que mes vœux, quels qu'ils fussent, seraient à l'instant exaucés?

GRANDPRÉ.

Je vais le faire prévenir. (*Il sort suivi du Greffier, des huissiers et des gardes.*)

SCENE X.

MARIE, *seule.*

Ainsi, tout est fini pour moi!... Une pensée m'était venue en écoutant cet arrêt... Voir mon père... Mais lui donner le spectacle de mon agonie, ajouter son supplice au mien... Non, je dois lui épargner cette torture... Il recevra mes adieux lorsqu'il n'aura plus de fille... C'est Roger que je chargerai de cette mission... Oui, Roger, qui de tous mes ennemis est le plus implacable, lui qui a tout mon amour, et dont je ne veux pas emporter la haine dans ma tombe... Ah! le voici!...

SCENE XI.

MARIE, ROGER.

ROGER.

Vous avez demandé à me voir, je suis venu... Que voulez-vous de moi?

MARIE.

Monsieur, il est deux hommes sur la terre, aux yeux desquels, surtout, je ne veux pas être coupable... Ces deux hommes sont mon père et vous.

ROGER.

Moi!.. et c'est pour cela?..

MARIE.

Et quel motif plus puissant pour me faire désirer cette entrevue, quel devoir plus saint, quelle satisfaction plus grande que de laisser après soi un souvenir pur et sans tache... dans le cœur de ceux qu'on aime?...

ROGER.

Ce que vous demandez est impossible!... tant d'indices justifient ma désespérante conviction!...

MARIE.

Ces indices, je n'y reviens pas... je ne songe pas à les contester, comme je l'ai fait... ce n'est plus une accusée qui est devant vous, c'est une condamnée ayant à peine une heure à vivre, c'est une femme qui n'a plus rien à attendre de la justice humaine, qui n'a plus rien à espérer dans cette vie, mais qui vous supplie de rendre votre estime et votre affection à sa tombe.

ROGER.

Oubliez-vous que je suis ici pour venger la mort de mon père?.. Mon père à qui vous avez versé le poison...

MARIE.

Ce poison était pour moi, monsieur.

ROGER.

Pour vous?...

MARIE.

Pour moi qui vous aimais et qui voulais, par la mort, me défendre contre le déshonneur.

ROGER.

C'est la première fois que vous tenez ce langage; et devant vos juges...

MARIE.

Devant mes juges!... on ne veut pas flétrir publiquement celui qu'on aime, on tombe sa victime, accusée par lui, terrassée devant tous de son mépris, plutôt que de dire à tous qu'il a mérité le vôtre.. Tenez, monsieur, regardez-moi... regardez-moi bien en face... et dites-moi si vous lisez encore dans mes yeux, ou l'infamie d'un crime, ou celle d'un mensonge?... dites-moi si vous êtes certain que de là haut votre père vous approuve?...

ROGER.

Mon père!... Ah! vous avez eu tort de prononcer ce nom... mon père!... Il me rappelle à moi-même, il me dit que j'ai fait mon devoir... Adieu!...

MARIE.

Restez... ah! restez encore... Est-il donc vrai que ma voix et mes larmes ne puissent détruire cette affreuse conviction dans votre âme, Roger?... Eh! quoi... rien... pas un mouvement, pas un regard... mon Dieu! Un jour, vous m'avez fait trouver des paroles qui l'ont touché!... un jour... oh! mais, j'avais alors ma sainte relique... le livre donné par sa mère, devant lequel il s'arrêta...

ROGER.

Le livre de ma mère!... oui, je m'en souviens...

MARIE.

Je l'ai perdu... et, de là, peut-être, toute mon affliction, car, depuis sa mort à elle, je n'avais plus que cela au monde pour me porter bonheur.

ROGER.

Qu'avez-vous dit, Marie?

MARIE.

Appelez cela de la faiblesse, de la superstition; mais quand on va mourir à vingt ans, quand on est jetée sur l'échafaud par celui qu'on aime, il est permis d'être faible et superstitieuse.

ROGER.

Mais, ce livre! qu'est-il devenu?

MARIE.

Je l'avais donné à votre père...

ROGER.

A mon père?... on a mis les scellés sur tout, et nulle part on n'a trouvé ce livre, j'en suis certain!... mais, si vous l'aviez encore...

MARIE.

Si je l'avais, je lui devrais un nouveau miracle... Quand je l'ai mis sous vos yeux, au château de Clavières, vous êtes redevenu le digne fils de ma bienfaitrice... Si je pouvais vous le présenter aujourd'hui, vous verriez bien, vous, que je n'ai jamais cessé d'être digne de la protection de votre mère.

ROGER.

Ma mère!... O Marie! auriez-vous donc l'audace de me parler ainsi de ma mère si vous étiez coupable... Marie, jurez-moi donc par elle, par ses bienfaits, par sa mémoire, jurez à son fils que vous n'avez pas commis l'horrible crime dont il vous accuse...

MARIE, *avec solennité.*

Par la mémoire de ma marraine, la marquise Marie de Clavières, je jure que je suis innocente.

ROGER, *tombant à genoux.*

Oh! pardon, pardon! Marie, je m'accuse de ta mort.

MARIE, *avec amour.*

Et moi, je vous absous!

ROGER, *se relevant impétueusement.*

Mais non... il est impossible que tu meures... le ciel ne permettra pas que cet arrêt inique s'exécute!...

MARIE.

Que me fait à présent leur arrêt... leur supplice?... il peut venir, je suis forte!

ROGER.

Ah! malheureuse! ne l'implore pas... car il viendrait! car il est sans appel, et tu mourras déshonorée... et ta mémoire sera maudite..

MARIE.

Pas par vous, ni par Dieu!

ROGER.

Mais l'horreur du bûcher...

MARIE.

Le feu portera plus vite mon âme au ciel... je ne crains plus rien... je ne regrette rien... vous m'avez exaucée, mon Dieu! il me croit innocente... mon Dieu! merci, merci, à deux genoux. (*Elle tombe à genoux et prie.*)

ROGER, *à part, pendant qu'elle prie.*

Oh! c'est impossible... il faut... à tout prix... et aucun moyen... aucun d'empêcher l'exécution de la sentence... de la retarder du moins... car un retard suffirait pour chercher de nouvelles lumières... pour anéantir cette fatale procédure... pour arriver aux pieds du roi, s'il le faut... un sursis!... un sursis! mais comment l'obtenir? à quel titre?... pour quel motif?... (*Poussant un cri de joie qu'il étouffe aussitôt.*) Ah! peut-être... oui, la loi est formelle... mais, cette loi... (*Regardant Marie toujours agenouillée de l'autre côté du théâtre, et priant.*) Elle, si chaste et si pure, ne refusera-t-elle pas de l'invoquer! et cependant, il le faut... si j'hésite encore, elle est morte.

MARIE, *se relevant après avoir prié.*

Et, maintenant, monsieur de Clavières, il me reste à implorer de vous un dernier service.

ROGER.

Lequel?...

MARIE.

Il est une autre personne, je vous l'ai dit, qui ne doit pas me croire criminelle.

ROGER.

Votre père?

MARIE.

Je voudrais lui faire parvenir mes adieux dans une lettre...

ROGER, *lui désignant la table à gauche.*

Voici tout ce qu'il faut.

MARIE.

Je ne sais pas écrire. (*Mouvement de surprise et d'émotion de Roger.*) Seulement... je le lui ai promis en me séparant de lui... une croix tracée de ma main au bas d'un billet dicté par moi...

ROGER, *dont l'émotion va toujours croissant.*

Dicté par vous! (*Allant à la table, et à part.*) Sans le lui dire, je puis accomplir mon projet... obtenir le sursis, et, je l'espère enfin, elle est sauvée!... (*Haut, et prenant la plume.*) J'attends, Marie... dictez, je suis prêt.

MARIE, *dictant pendant que Roger écrit.*

« Mon bon père, vous serez bien malheureux quand vous lirez
» ces lignes, parce que votre fille sera morte sur un bûcher,
» comme empoisonneuse .. Mais vous vous consolerez en pen-
» sant qu'au moment de mourir... elle vous assure qu'elle n'est
» pas coupable, et qu'elle mérite toujours votre tendresse...
» Adieu... »

ROGER, *se levant et lui présentant la plume.*

Signez, Marie.

MARIE, *prenant la plume.*

Ici?

ROGER.

Oui!... (*Elle signe. A part, avec joie.*) Ah! sauvée!... (*Il*

sonne; un huissier paraît; Roger plie la lettre vivement et la lui présente.)

MARIE, *de loin à Roger.*

A mon père, n'est-ce pas?...

ROGER.

Oui!... (*Bas à l'huissier, en lui donnant la lettre.*) Au procureur général!... (*La toile tombe.*)

ACTE V.

Le théâtre représente le jardin d'un couvent. A droite, l'entrée des bâtiments; au fond, l'entrée de la chapelle; à gauche, un massif, devant lequel est un banc.

SCENE I.

MARIE, LE GREFFIER, DES HUISSIERS. (*Marie est assise tristement sur le banc à gauche.*)

LE GREFFIER, *s'adressant aux huissiers sur le perron des bâtiments, qui est à droite.*

Vous entendez, cette jeune fille ne peut communiquer avec personne sans un ordre de monsieur le procureur général. Elle a été mise au secret dans ce couvent, où il lui est permis de prendre l'air dans le jardin, mais aux conditions que je viens de vous dire et sous notre responsabilité. Allez, et exécutez tous mes ordres. (*Les huissiers s'inclinent et sortent.*)

MARIE, *se retournant.*

Ah! monsieur, je vous en prie, dites-moi pourquoi on m'a conduite ici, dans un pareil moment?

LE GREFFIER.

Je l'ignore. Mais quel que soit le motif qui vous ait fait amener dans cette sainte retraite, celles qui l'habitent vous y ont accueillie comme une sœur; et dans ce moment même, elles vous donnent ce qu'elles ont de plus précieux, la prière!... (*On entend dans la chapelle du fond un chant avec accompagnement d'orgue; le Greffier sort.*)

SCENE II.

MARIE, *seule, et pendant que le chant s'achève.*

La prière!... Oui, priez, priez, saintes filles, priez pour moi! Dans une heure, dans un instant peut-être... Oh! que cette dernière heure est terrible! L'échafaud, je le vois toujours... il est là, devant moi... il m'attend... il m'appelle... Ces gardes me maltraitent... ce peuple m'insulte... Partout, partout des cris, des injures, de l'infamie... Oh! souffrir tout ce supplice avant d'arriver à la mort! subir ces outrages sans qu'un seul être au monde, un seul!... Que dis-je? et lui... lui! il ne me croit pas coupable, il me l'a dit... il m'aime encore, il me l'a dit aussi... Il me l'a dit avec son cœur, avec ses larmes... Ah! que m'importe la foule et ses malédictions... Ah! je suis consolée, je suis fière... je puis ouvrir mon cœur, relever la tête... et mourir! Ciel! on vient me chercher sans doute... Allons!...

SCENE III.

SIMON, URBAIN, MARIE. (*Simon paraît sur le perron, amené par Urbain.*)

MARIE, *poussant un grand cri.*

Ah! mon père! mon père!... (*Elle court à lui et tombe dans ses bras.*)

SIMON.

Ma fille! je te revois... c'est toi... c'est bien toi... Oh! viens, viens, que je t'embrasse encore... (*Il l'embrasse en pleurant.*) Mon enfant! mon enfant!...

MARIE.

Mon père, calmez-vous... ne pleurez pas...

URBAIN.

Je pleure bien, moi qui ne suis pas votre père.

MARIE, *lui montrant son père qui se laisse tomber près d'elle sur un banc de pierre.*

Voyez, il se trouve mal... (*Elle le soutient; Urbain s'empresse aussi près du vieillard.*) Mon père... au nom du ciel!...

SIMON.

Ah! je n'espérais plus te revoir. Ce procès s'est fait si vite qu'à peine a-t-on appris dans le village... Et ils me le cachaient tous encore; car ils prévoyaient ma douleur et ils ne pouvaient ajouter foi à cette condamnation; car tous te croyaient innocente comme ton père l'a cru, le croit encore... comme il le croira toujours!...

MARIE.

Oh! merci, merci, mon bon père, je le savais bien, moi, que cette lettre que je vous ai adressée...

SIMON.

Quelle lettre?...

MARIE.

Celle où je vous faisais mes adieux, celle où je vous disais...

SIMON.

Mais cette lettre... je ne l'ai pas reçue...

MARIE.

Quoi?

SIMON.

Je ne l'ai pas reçue, te dis-je! J'ai tout appris par Urbain, ce brave garçon qui est accouru au village m'annoncer cette terrible nouvelle, me tout raconter; alors j'ai voulu voir ma fille, moi, et je suis parti avec lui; et malgré mon âge et la distance, Dieu m'a soutenu dans la route, et je suis arrivé.

MARIE, *tendant la main à Urbain.*

Pauvre Urbain! il est resté fidèle au malheur!...

URBAIN.

Y a pas de quoi, mamzelle; c'est une idée comme ça qui m'a pris que vous seriez bien aise d'embrasser le père Simon... et j'ai pas eu que celle-là encore... J'ai amené avec moi tout le village... les hommes, les femmes, les enfants, qui tous vous connaissent comme moi, et qui vous accompagneront jusque là-bas en vous tendant encore la main et en pleurant comme je pleure...

MARIE.

Urbain!...

SIMON, *avec désespoir.*

Oh! mais je crois... Je voudrais me réveiller encore de cet épouvantable rêve... Toi, mourir!... toi, pauvre enfant, si jeune, si belle, si pure!... Toi, Marie... Mais que je meure donc aussi... que je meure... je ne veux pas survivre à ma fille!...

MARIE.

Oh! de grâce, mon père, cessez... votre désespoir m'enlèverait ce qui me reste de courage, et vous voyez que j'en ai... Oui, j'en ai toujours... votre présence et votre dernier baiser me rendent forte et résignée... je ne crains pas la mort... elle n'est plus effrayante pour une fille, lorsque son père la bénit!...

SIMON, *embrassant sa fille.*

Mon enfant!...

URBAIN, *regardant à droite.*

Quelqu'un!...

SIMON.

C'en est donc fait?

URBAIN.

Non, c'est madame la marquise.

SCENE IV.

LES MÊMES, LA MARQUISE, *puis* LE GREFFIER.

LA MARQUISE, *paraissant.*

Oui, moi... moi qui viens vous annoncer une nouvelle heureuse... Marie, je t'apporte l'espérance; un sursis vient d'être accordé.

TOUS.

Un sursis?

MARIE.

Mais comment? pour quel motif?

LA MARQUISE.

Je l'ignore, mais il est accordé... Et ce délai, c'est du temps... C'est le salut, mon Dieu, peut-être!...

TOUS.

Le salut!...

LE GREFFIER, *entrant.*

L'heure des visites est passée... Pardon, il faut vous retirer... D'après le sursis, vous pourrez revoir la condamnée demain.

SIMON.

Demain!... entends-tu, ma fille!... demain!... mot heureux et plein d'espérance.... Sans adieu, mon enfant, et que le ciel te protège!...

LA MARQUISE *et* URBAIN.

A demain.

MARIE.

Adieu!... (*Ils sortent avec le Greffier.*)

SCÈNE V.

MARIE, *puis* ROGER.

MARIE, *un moment seule.*

Demain!... quoi! je verrais encore demain... Ce sursis, pourquoi me le donner? Dans quel but?... mes juges ont-ils délibéré... Cette erreur que je ne puis comprendre et qui me fait paraître coupable... l'auront-ils enfin reconnue?... Oh! non, je ne puis l'espérer... Attendre à demain!... c'est prolonger mon agonie!

ROGER, *sortant de derrière le massif.*

Non, c'est vous sauver!...

MARIE.

Roger!... vous, vous!... dans ce moment!...

ROGER.

Où donc serait ma place, Marie, si je n'étais pas ici pour vous apporter la vie et la liberté?...

MARIE.

La vie!... la liberté!...

ROGER.

Silence!... j'ai gagné tout ce qui nous entoure; mais la prudence est encore nécessaire. Marie, écoutez-moi. Ce sursis qui vous est accordé peut expirer dès demain, et vous seriez perdue!... Cette nuit, une évasion certaine, préparée par mes soins, vous arrachera de ces lieux.

MARIE.

Mon Dieu!... est-ce vrai!... ce que j'entends... je pourrais échapper au supplice...

ROGER.

A minuit, on ouvrira votre cellule... par des couloirs souterrains, on vous conduira jusqu'à la porte secrète du couvent...

MARIE.

Après?...

ROGER.

Je serai là, avec votre père... et dans huit jours, nous serons loin de la France...

MARIE.

Oh! vous ne me trompez pas, et je dois vous croire... Moi, sauvée!... sauvée par vous?...

ROGER.

Par moi qui vous ai perdue, et qui vous respecte maintenant comme on respecte un martyr!...

MARIE.

Eh quoi! plus d'échafaud!... plus de supplice, plus de honte!... la vie!... la vie et la liberté!... Oh! cette pensée m'éblouit de son espoir... m'accable de son bonheur!...

ROGER.

Marie! chère Marie!...

MARIE.

C'est que je ne suis qu'une pauvre fille, et Dieu, au lieu de la fermeté et de l'énergie, ne m'a mis au cœur que l'affection et la tendresse... Si vous saviez tout ce que j'ai souffert!... Ce courage que vous admiriez vous-même, n'était qu'une résignation cruelle et désespérée... Tout à l'heure encore, j'étais forte devant mon père. Je ne pleurais pas, j'essuyais ses larmes; mais les miennes m'étouffaient... Oh! je l'avoue maintenant, et il faut que vous le sachiez, pour bien comprendre ma reconnaissance, cette mort, je la redoutais de tout mon être... cet échafaud!... je tremblais devant lui... j'avais peur!... j'avais peur!... Et cette vie, je la perdais avec désespoir... Mourir si jeune, à vingt ans, encore pleine de jours!... quitter tout ce qu'on aime, ce beau ciel, cette nature... Oh! c'est affreux, c'est horrible!... et vous qui me rendez la vie... ah! soyez béni, mon sauveur, aussi bon que Dieu, oh! soyez béni!...

ROGER.

Silence! silence!... on vient... on vient pour le sursis sans doute... remettez-vous... contenez-vous... pas un mot devant eux... un mot pourrait vous perdre... Les voici!... (*Il se retire derrière le massif.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GRANDPRÉ, SIMON, URBAIN, LA MARQUISE, LE GREFFIER, LES HUISSIERS.

GRANDPRÉ.

Marie Simon, je vous avais dit que votre accusateur n'était pas un ennemi pour vous... je le prouve en venant vous annoncer que la Cour, au nom de l'humanité, a fait droit à votre prière...

MARIE, *avec surprise.*

A ma prière?

GRANDPRÉ.

Et qu'on vous accorde ce sursis que vous avez demandé.

MARIE.

Demandé... moi... (*Elle regarde Roger qui lui fait un signe d'intelligence; à elle-même.*) Oh! je dois accepter ce bienfait, que je ne puis comprendre et qui me vient de lui sans doute. (*A Grandpré.*) Je ne puis que rendre grâce à la bonté de mes juges, car je ne leur ai pas même adressé de prière... je n'ai rien demandé...

GRANDPRÉ.

Rien!... (*Il va prendre un papier des mains du Greffier.*) Cet écrit?... cette croix?... ne les reconnaissez-vous pas?

MARIE.

Oui, cette croix, c'est la mienne... c'est mon nom... que j'envoyais comme un dernier adieu à mon père...

SIMON.

A moi!...

MARIE, *à Simon.*

Cet écrit, c'est la lettre dont je vous parlais, que j'ai dictée pour vous, et que vous devriez avoir reçue.

GRANDPRÉ.

Une lettre à son père!... que signifie?... cette lettre, la voici. (*Il en fait la lecture.*) « A monsieur le procureur général... Près » de perdre la vie et de paraître devant Dieu, je dois à ma » conscience de vous déclarer que je vais devenir mère... (*Mouvement de Marie, de Simon, de tous les personnages; Grandpré continue sa lecture.*) Je réclame donc le bénéfice de » la loi qui m'accorde un sursis pour sauver mon enfant... »

MARIE, *s'élançant vivement près de son père.*

Je n'ai pas signé cela, je vous le jure sur la tombe de ma mère... C'est une indigne fausseté... Qui l'a écrit?...

ROGER, *qui pendant ce temps a fait de vains efforts pour se rapprocher d'elle et l'empêcher de parler.*

Moi!...

GRANDPRÉ.

Roger!

TOUS.

Lui!...

ROGER, *continuant avec assurance.*

Sous votre dictée, dans votre prison, hier, pendant notre entrevue.

MARIE, *avec énergie.*

Vous mentez, vous mentez, monsieur...

ROGER, *bas à Marie.*

Marie!...

MARIE.

Vous mentez, vous dis-je!...

ROGER, *de même.*

Silence, et nous partons cette nuit...

MARIE.

Je ne veux pas partir... A ce prix, je ne veux pas de la vie et de la liberté... (*S'adressant à tout le monde.*) Écoutez, messieurs, écoutez... car je devine maintenant et je puis dire la vérité tout entière. (*Montrant Roger.*) Il est venu dans ma prison; je lui ai dicté, je le répète, une lettre d'adieux à mon père; au lieu de l'écrire, il a fait cette déclaration que j'ai signée dans mon ignorance... cette déclaration, pour obtenir un sursis... Et savez-vous quel était son espoir?... mon évasion était préparée pour cette nuit...

GRANDPRÉ.

Une évasion!... Il serait vrai?

ROGER, *avec désespoir.*

Oh! Marie! Marie!...

MARIE.

Il m'a offert de partir avec lui... avec lui et mon père... Et maintenant je refuse... je refuse et je dévoile tout aux magistrats pour leur prouver que cette lettre est un mensonge.

SIMON.

Mon enfant!...

LA MARQUISE.

Pauvre Marie!...

URBAIN.

La brave fille!...

ROGER.

Oh! qu'avez-vous fait? qu'avez-vous fait?... Au nom du ciel, messieurs, ne la croyez pas, ne la croyez pas, lorsqu'elle vous demande la mort... et dites-vous plutôt, en me voyant la défendre, moi, le fils de celui pour lequel vous voulez faire justice, moi qui ai provoqué votre terrible sentence, dites-vous, en m'entendant vous supplier d'en retarder l'exécution... dites-vous que c'est Dieu même qui m'éclaire, qui vous parle par ma voix : Dieu qui veut la protéger... car il est juste et tout-puissant, ce Dieu... et il écraserait à l'instant devant vous le fils assez infâme pour défendre l'assassin de son père!...

LA MARQUISE.

Et moi, la veuve du marquis de Clavières, je demande justice pour cette noble fille!

LE GREFFIER.

Marie Simon, persistez-vous à dire que cette lettre...

MARIE, *avec calme.*

Cette lettre est un mensonge. (*Se tournant vers Roger avec attendrissement.*) Roger, mon cœur est plein de reconnaissance et de tendresse pour vous... je puis le dire en ce moment où je n'ai rien à cacher à la terre... je regrette la vie, je crains l'échafaud, mais je crains encore plus la honte. Condamnée pour un crime dont on me reconnaîtra innocente après ma mort, je l'espère, je ne puis, pour prolonger mes jours, me rendre complice d'un mensonge qui proclame mon déshonneur... Victime d'une erreur que je pardonne, je veux du moins quitter la vie aussi pure aux yeux des hommes que je vais le paraître devant Dieu! Messieurs, la loi ne me protége plus pour retarder l'exécution de votre arrêt; je viens de remplir mon dernier devoir, faites le vôtre; je suis prête à mourir! (*Sur un signe du Greffier, les soldats entrent en scène par la gauche; ils sont suivis de tous les paysans du premier acte.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LES SOLDATS, LES PAYSANS.

SIMON, *avec effroi.*

Ma fille, viendrait-on déjà t'arracher de mes bras?

ROGER.

N'est-il plus d'espérance?

GRANDPRÉ.

Aucune.

LE GREFFIER.

L'arrêt est formel et doit s'accomplir à l'instant même. (*On entend le son de l'orgue.*)

MARIE.

C'est la prière de mon agonie. A genoux, vous tous qui m'aimez; priez Dieu qu'il me donne du courage! (*Tout le monde s'agenouille; le Greffier s'approche de Marie et laisse tomber sur elle un long voile noir.*)

GRANDPRÉ, *seul debout, à droite.*

Ah! l'accusateur est parfois aussi à plaindre que le condamné; et dans ce moment, je donnerais ma vie pour n'avoir pas à me reprocher sa mort! (*Quand la prière est finie et que l'orgue a cessé de se faire entendre, tout le monde se relève.*)

MARIE, *écartant son voile.*

Adieu, mon père! adieu, Roger! adieu tous!... (*Elle presse les mains des paysans à travers les rangs des soldats.*) Allons, je vous en prie, pas de larmes; laissez-moi un peu de ma force... (*S'adressant à Roger.*) Je n'en manquerais pas, monsieur de Clavières, et je marcherais au bûcher avec plus d'assurance si je pouvais, jusqu'au terme de ma route, regarder encore et presser sur mon cœur le livre de ma marraine.

URBAIN, *s'écriant.*

Son livre!...

MARIE.

Je l'ai perdu! mais elle, je vais la revoir! (*Elle va se placer au milieu des soldats.*)

URBAIN, *tirant le livre de sa veste.*

Arrêtez... ce livre, le voilà!

MARIE, *le prenant.*

Oh! merci, Urbain!

ROGER.

Le livre de ma mère!

MARIE.

Oui. Qu'il m'accompagne et me console à mes derniers instants, ce livre saint qui m'a porté bonheur pendant si longtemps; que le souvenir de celle qui me l'a légué me soutienne encore, et que j'entende une dernière fois ces paroles consolantes qu'elle a écrites pour moi!... (*A Roger.*) Monsieur de Clavières, pour dernier service, pour dernier adieu, relisez-moi les paroles de votre mère.

ROGER, *ouvrant le livre et lisant.*

« La seconde mère de l'orpheline, c'est sa marraine. Dans tes » jours d'afflictions, Marie, viens à moi avec ce livre, témoin » des serments que j'ai faits pour toi dans ton enfance, viens à » moi, ou à ceux des miens qui m'auront survécu; et par moi ou » par eux, tu cesseras d'être malheureuse! » (*Après avoir lu.*) Pauvre mère! voilà comment nous t'avons obéi .. voilà où nous l'avons conduite! (*Regardant de nouveau le livre.*) Mais, que vois-je? l'écriture de mon père!...

TOUS.

Du marquis!

ROGER, *lisant.*

« A ma femme, Clarisse, marquise de Clavières. »

LA MARQUISE, *prenant le livre et lisant à son tour.*

« Cet engagement de protéger l'orpheline, devoir de famille » que j'avais trop longtemps négligé, va devenir le vôtre, ma » dame, celui de votre fils... et de votre second époux... je vous » le lègue à tous les trois, en abandonnant volontairement une » vie qui m'est odieuse, Clarisse, puisqu'elle fait obstacle à votre » bonheur! » (*Pendant cette lecture, émotion profonde de to.. et surtout de la marquise et de Grandpré.*)

ROGER, *s'emparant du livre.*

Donnez! donnez! (*Il sort en courant par la droite.*)

LA MARQUISE, *à Marie.*

Ah! c'est moi qui suis cause...

MARIE, *vivement.*

Silence, madame...

GRANDPRÉ, *élevant la voix.*

Vous l'avez entendu... C'est le marquis, le marquis lui-même qui s'est donné la mort, et Marie est la plus sage, la plus vertueuse des filles.

ROGER, *s'élançant en scène.*

Marie est réhabilitée!

TOUS.

Sauvée! sauvée!... (*Roger arrache le voile noir de Marie; son père l'embrasse, les paysans l'entourent et lui serrent la main avec bonheur.*)

ROGER.

Chère Marie!... ma femme!...

TOUS.

Sa femme!

ROGER, *lui rendant le petit livre rouge.*

C'est ma mère qui le veut.

MARIE, *embrassant le livre.*

J'obéis, ma chère marraine... c'est toi qui vas bénir notre union... (*Apercevant Urbain qui n'ose approcher.*) Ah! Urbain!...

URBAIN, *saisissant la main qu'elle lui tend.*

Le bon Dieu l'a voulu!... je ne serai jamais que votre garçon d'honneur!... (*L'orgue reprend un chant d'allégresse. — La toile tombe.*)

FIN.







LA FAMILLE POISSON

OU

LES TROIS CRISPINS

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS

PAR

M. SAMSON

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI, LE 15 DÉCEMBRE 1845.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

RAYMOND POISSON.	MM. PROVOST.
PAUL, son fils.	SAMSON.
ARNOULD, fils de Paul Poisson.	RÉGNIER.
BEAUSÉJOUR, acteur de province.	M. MICHEAU.
MARIANE.	Mˡˡᵉ BROHAN.

La scène est à Paris, dans un logis commun à Raymond et à Paul Poisson.

SCÈNE I.

MARIANE, ARNOULD.

MARIANE.

En croirai-je mes yeux? toi dans cette maison,
Arnould, toi qu'on l'on croit à Lille en garnison?

ARNOULD.

Moi-même, Mariane.

MARIANE.

Et sans ton uniforme?
Aurais-tu par hasard un congé?...

ARNOULD.

De réforme.
Adieu tous les lauriers promis à ton cousin!
Tu me quittas héros, tu me revois Crispin.

MARIANE.

Toi, Crispin?

ARNOULD.

Si tu veux me prendre à ton service,
Tu n'auras pas, ma chère, un serviteur novice.
Du manteau des Crispins depuis six mois couvert,
Un nouvel avenir devant moi s'est ouvert.
Je renonce à jamais à la gloire des armes.
Moi, répandre du sang, faire couler des larmes!
Tuer des braves gens à qui je n'en veux pas!
Quand je voudrais courir, forcé d'aller au pas,
Attendre à tous moments qu'un boulet malhonnête
Me prive de ma jambe, ou même de ma tête!...
Ce rôle, vois-tu bien, est trop brillant pour moi:
Je ne me sens point né pour un tragique emploi.
Mais j'ai pour divertir et loges et parterre
Une ardeur sans égale et toute militaire.
J'ai donc trouvé moyen d'obtenir mon congé:
Au théâtre du Mans je me suis engagé.
Mon succès fut immense... ô gloire trop frivole!
Des habitants du Maine en vain j'étais l'idole;
En vain de leur gaîté j'excitais les éclats;
Des rires de province aujourd'hui je suis las:
Il faut à mon orgueil ceux de la capitale,
Et qu'un ordre du roi dans sa troupe m'installe.
Ce n'est pas tout: de toi Crispin est amoureux,
Et sans toi, tu le sais, ne pourrait être heureux.
J'entends donc qu'à mes vœux mon père plus propice
Par un bon mariage au plus tôt nous unisse.
Voilà mon plan, voilà mes projets d'avenir,
Et pourquoi dans ces lieux tu me vois revenir.

MARIANE.

Dans ta tête vraiment tout s'arrange à merveille,

Et l'on n'a vu jamais confiance pareille.
Sur quoi la fondes-tu, s'il te plaît? dis-le-moi.
De monsieur Paul Poisson je dépends comme toi.
Il est tout à la fois mon tuteur et ton père :
Ma pauvre mère avait en lui le meilleur frère,
Lorsque je la perdis, qui devint mon soutien?
Ce fut lui, tu le sais : aussi je l'aime bien.
D'un second père en lui j'honore la puissance;
Je lui dois mon respect et mon obéissance.
Comment à nous unir pourrait-il donc penser,
Quand ton retour ici ne peut que l'offenser?
Crois-tu qu'il te pardonne une telle incartade?
Sous-lieutenant, tu vas renoncer à ton grade
Pour un état qui t'est par lui-même interdit.
Ton père à tout le monde a mille fois redit
Que, tant que sa raison, grâce à Dieu, serait saine,
Il saurait t'empêcher de monter sur la scène.
Comment recevra-t-il un fils si peu soumis?

ARNOULD.

A mon frère Philippe enfin il l'a permis.

MARIANE.

Il prétend que ton frère a d'une race illustre
Par son peu de talent terni l'antique lustre.
Il ne veut pas qu'un nom dont il est orgueilleux,
Que son père et lui-même ont rendu si fameux,
Que son nom de Poisson, glorieux héritage,
Soit par son autre fils compromis davantage.

ARNOULD.

Parce que mon cher frère a trop peu de talent,
On veut m'empêcher d'être un acteur excellent.

MARIANE.

Modeste surtout.

ARNOULD.

Non; mais juste envers lui-même.
Mon grand-père Raymond, que dit-il? car il m'aime;
Souvent contre mon père il prenait mon parti.

MARIANE.

Et son amour pour toi ne s'est point démenti.
Ce n'est pas qu'à tes goûts il souscrive ; au contraire :
Aux périls du théâtre il voudrait te soustraire;
Il craint trop pour ton âme en un métier pareil.
Si l'on avait jadis écouté son conseil,
On eût, pour contenter sa pieuse tendresse,
Au fond d'un séminaire enfermé ta jeunesse.

ARNOULD.

Ces bons parents, je sais tout ce que je leur dois;
Mais pour prendre un état c'est moi seul que je crois.
J'ai pour être guerrier l'humeur trop débonnaire,
Et l'esprit trop bouffon pour vivre au séminaire.
L'immuable destin marqua ma place ailleurs.
J'obéis à ma verve, à mes instincts railleurs,
Au démon qui sans cesse à mon âme charmée
D'un père et d'un aïeul contant la renommée,
Et du doigt me montrant le Théâtre-Français,
Me promet leurs talents, me prédit leurs succès,
Me dit que tôt ou tard, quoi qu'on dise ou qu'on fasse,
Je les égalerai, si je ne les efface.

MARIANE.

Vains rêves! ce que veut ton père, il le veut bien.
Penses-tu le fléchir? Comment? par quel moyen?
Si sans ton uniforme il te voyait paraître,
De son courroux, je gage, il ne serait point maître;
Il te mettrait dehors sans vouloir t'écouter.

ARNOULD.

Vraiment? de ton avis je saurai profiter.

MARIANE.

Mais explique-moi donc une chose, de grâce!

ARNOULD.

Quoi?

MARIANE.

Depuis quelque temps pas un mois ne se passe
Que nous ne recevions une lettre de toi.

ARNOULD.

Eh bien, le grand malheur! t'en plaindrais-tu, dis moi?

MARIANE.

Non pas; cela me fait grand plaisir.

ARNOULD.

Je m'en flatte,
Ma chère.

MARIANE.

Mais de Lille elles portent la date,
Et tu n'es plus en Flandre; éclaircis-moi ce point :
Tu nous écris d'un lieu que tu n'habites point.
A débrouiller cela vainement je m'applique.

ARNOULD.

La chose, j'en conviens, mérite qu'on l'explique.
Admire mon génie et mon invention :
En changeant de pays et de profession,
J'ai dû changer de nom : celui de Delarose
A mis le complément à ma métamorphose.
C'est sous ce nom d'emprunt que, déridant les fronts,
Je suis chéri du Mans et de ses environs.
Mais d'écrire souvent ayant pris l'habitude,
Mon silence eût ici jeté l'inquiétude.
Mon père avec raison eût pu s'en alarmer,
Et dans Lille de moi fût venu s'informer.
Il fallait à ce coup parer avec adresse;
Douze lettres de moi, bien pleines de tendresse,
Devaient vous parvenir en ces lieux tour à tour.
Un ami, confident et complice du tour,
Se chargeait, pour calmer vos alarmes trop vives,
D'envoyer tous les mois une de ces missives,
Chacune, par la poste arrivant à Paris,
Sur moi pendant un mois rassurant vos esprits,
Et de mon père, un an, m'épargnait la colère.
Dis, comment trouves-tu ma ruse épistolaire?

MARIANE.

C'est fort beau... mais un jour tout se découvrira.
Que dira mon tuteur?

ARNOULD.

Peut-être il en rira.
Tu sais qu'à moi toujours il préféra mon frère.
Il me croit bête : eh bien, il verra le contraire;
Cela le flattera.

MARIANE.

C'est mal de le tromper.

ARNOULD.

A sa vocation l'on ne peut échapper.
Et mon père avec moi fut toujours si sévère...
C'est sa faute après tout.

MARIANE.

Ton père et ton grand-père.
Grâces à toi, pourtant, m'ont grondée et bien fort.

ARNOULD.

Pourquoi donc?..:

MARIANE.

Mon portrait, tu sais bien, j'eus le tort,
Lorsque tu vins nous voir, de te le laisser prendre.
Ce que j'en avais fait, ils ont voulu l'apprendre.

ARNOULD, *à part.*

Diable! (*Haut.*) Et qu'as-tu pu dire alors?

MARIANE.

J'ai répondu
(Il fallait bien mentir) que je l'avais perdu.

ARNOULD.

Vraiment?... tu leur as dit que tu l'avais?...

MARIANE.

Sans doute.

ARNOULD, *à part.*

Et moi qui justement viens de le perdre en route!..:
Ne le lui disons point; elle se fâcherait.
(*Haut.*)
Il est là, sur mon cœur, ce précieux portrait.

MARIANE.

Voici ton père, Arnould.

ARNOULD.

Je me sauve au plus vite.

MARIANE.

Et ton grand-père aussi.

ARNOULD.

Tous deux je les évite.
Et pour cause : à revoir.

SCÈNE II.

MARIANE, PAUL, RAYMOND.

PAUL.

Ah ! c'est toi, mon enfant?
Nous recevons d'Arnould une lettre à l'instant.
Je suis content de lui, je me plais à le dire;
Il est plus que jamais exact à nous écrire :
De cette attention je lui sais fort bon gré.

RAYMOND.

Pauvre Arnould ! j'en avais jadis bien auguré.
C'était un cœur candide, un esprit sans malice.

PAUL.

Il se plaint quelque peu des rigueurs du service ;
Mais il se porte bien : voilà l'essentiel.

RAYMOND.

L'essentiel, c'est l'âme, et les choses du ciel,
De la dévotion les pratiques austères
Ne sont point, on le sait, du goût des militaires.
Dans leur société l'on se perd aisément.
On y parle souvent de Dieu, Dieu sait comment :
La caserne et le camp sont des lieux de licence ;
Arnould y pourrait bien laisser son innocence.
Peut-être a-t-il perdu déjà ce trésor-là.

PAUL.

Je ne trouverais pas un grand mal à cela.
Il est bon qu'un jeune homme enfin se dégourdisse.

RAYMOND.

Allez-vous vous livrer à l'éloge du vice,
Et devant elle encor? ce serait curieux.

PAUL.

Mais..

MARIANE.

Je vais vous laisser.

RAYMOND.

Tu ne peux faire mieux,
Car ce qu'il dit...

SCÈNE III.

PAUL, RAYMOND.

PAUL.

A tort, votre âme est offensée,
Mon père, et vous allez par delà ma pensée.
Je disais...

RAYMOND.

Je vous dis que le Ciel nous défend
De compromettre ainsi le salut d'un enfant ;

Que de son âme un jour vous serez responsable,
Et qu'il n'était point né pour un métier semblable.
Il aurait, si l'on eût accompli mon projet,
Fait pour le séminaire un fort joli sujet.

PAUL.

Vous savez quel penchant il montrait pour la scène ;
Ce goût, ainsi qu'à moi, vous faisait de la peine :
Il eût mal soutenu l'honneur de notre nom.
Mais fallait-il le mettre au séminaire? Non ;
Car l'amour du théâtre est, je crois, fort contraire
A la vocation que veut le séminaire.
J'ai pris un moyen terme : il est au régiment,
Et c'est pour lui sans doute un beau commencement
Que d'avoir à son âge une sous-lieutenance.
Il fera son chemin, j'en suis certain d'avance ;
Et monsieur de Créqui plus d'une fois m'a dit
Qu'il saurait, au besoin, l'aider de son crédit.
Est-il rien de plus beau que l'état militaire ?

RAYMOND.

Rien de plus immoral... mais j'aime mieux me taire ;
D'ailleurs voici quelqu'un.

SCÈNE IV.

PAUL, BEAUSÉJOUR, RAYMOND.

BEAUSÉJOUR.

Mes chers amis, bonjour.
Comment vous portez-vous?

PAUL.

C'est le cher Beauséjour.
Quel plaisir de revoir un ancien camarade !

BEAUSÉJOUR.

N'est-ce pas?

PAUL.

La santé?

BEAUSÉJOUR.

Tu vois, jamais malade,
C'est là mon habitude; elle est bonne : j'y tien,
Et je veux la garder longtemps.

PAUL.

Tu feras bien.

BEAUSÉJOUR.

Et vous, monsieur Raymond, quelle bonne figure !

RAYMOND.

Monsieur...

BEAUSÉJOUR.

Vous me semblez rajeuni, je vous jure.
Des acteurs, cependant, vous êtes le Nestor.

RAYMOND.

Ce titre, j'y tiens peu, Monsieur.

BEAUSÉJOUR.

Vous avez tort.
Quand on a si longtemps par sa verve comique
Excité les transports de la gaîté publique,
Quand on eut, comme vous, le singulier bonheur
De créer un emploi qui vous fit tant d'honneur,
Ces Crispins dont l'humeur babillarde et folâtre
Était, avant vous-même, ignorée au théâtre...

PAUL, *bas à Beauséjour.*

Tais-toi.

BEAUSÉJOUR, *sans faire attention à Paul.*

Car c'est en vous, monsieur Raymond, enfin
Que la France a jadis vu son premier Crispin.

RAYMOND.

Monsieur...

PAUL, *bas.*

Mais tais-toi donc.

BEAUSÉJOUR, *continuant de même.*

Et le destin prospère
D'un fils non moins plaisant vous a fait l'heureux père,
De ce second Crispin, bien digne du premier,
Remplaçant vos talents sans les faire oublier;
Car les vieux amateurs, en parlant de vos rôles,
Nous citent, en riant, vos allures si drôles,
Vos comiques accents, votre gai naturel,
Tant de mots empruntant de vous un nouveau sel :
Et c'est peu des Crispins ; vous jouiez comme un ange
Don Japhet, Jodelet...

RAYMOND.

Monsieur, votre louange
Cessera-t-elle enfin? mon cœur en est blessé;
Car elle me rappelle un scandaleux passé.

BEAUSÉJOUR.

Comment?

RAYMOND.

Oui, je rougis, s'il faut que je le dise,
De cette renommée indignement acquise.
Je voudrais, tant j'en suis contrit, humilié,
Sur la scène jamais n'avoir posé le pied.
J'en ressens un chagrin impossible à décrire,
Et je pleure aujourd'hui d'avoir jadis fait rire.

BEAUSÉJOUR.

Ma foi, vous avez tort; le rire fait du bien.

PAUL.

Je te retrouve gai, content...

BEAUSÉJOUR.

Gai, j'en convien,
Et j'ai de bonne humeur une assez forte dose.
Oui, mon cher, je suis gai : content, c'est autre chose.
Un directeur de troupe, hélas ! est constamment
Voué par ses acteurs au mécontentement.
C'est un métier maudit, plus maudit qu'on ne pense,
(*à Raymond*)
Et que vous devriez prendre pour pénitence*.
Que de tracas ! mais quoi ! loin d'en être attristé,
A tous les coups du sort j'oppose ma gaîté,
Ami sûr que jamais rien n'ébranle et ne trouble.
Dans mes jours de malheur je la sens qui redouble,
Et contre le destin avec elle luttant,
Je suis d'autant plus gai que je suis moins content.

PAUL.

Voilà ce qui s'appelle être un vrai philosophe.

BEAUSÉJOUR.

Par exemple aujourd'hui, nouvelle catastrophe.

PAUL.

Que t'est-il arrivé ?

BEAUSÉJOUR.

Mon Crispin s'est enfui,
Et j'ai quitté le Mans pour courir après lui.
La troupe qu'en province avec moi je promène
Faisait depuis trois mois les délices du Maine,
Et dans ma caisse enfin, grâce à ce fugitif,
Le passif se voyait balancé par l'actif.
Son jeu naïf et gai, sa verve sans seconde
Promettaient à l'hiver une moisson féconde.
Mais un jour le public attendit vainement :
Crispin était parti, l'on ne sait pas comment.
Tu conçois des Manceaux la fureur peu commune
Et quel cruel échec recevait ma fortune.
Le traître m'emportait ma recette à venir.
Adieu mon bel hiver, et qu'allait devenir
De mes pauvres acteurs la troupe désolée,
En voyant notre salle, autrefois si peuplée,
Se changer désormais en un désert affreux,
Où manquerait la manne à ces nouveaux Hébreux ?
Il faut que je le trouve et que je le ramène.
Je n'oserais sans lui me montrer dans le Maine ;
Et je courrais, ma foi, risque d'être assommé,
Si je n'y ramenais cet acteur bien-aimé.
Comme d'après certains indices, je suppose
Qu'il vint droit à Paris, j'ai fait la même chose.
J'y suis, et j'entends bien faire valoir mes droits ;
Monsieur le lieutenant de police, je crois,
Découvrira bientôt la trace du coupable.

PAUL.

Et selon toi, c'est donc un sujet fort capable ?

BEAUSÉJOUR.

C'est un acteur parfait, d'un comique achevé.
Je m'y connais un peu, mon cher ; je l'ai prouvé.
J'ai dans les financiers tout autant de mérite
Que votre vieux Guérin dont le succès m'irrite,
Et qui n'en sait pas moins du Théâtre Français
Aux talents qu'il redoute interdire l'accès
J'aurais fourni chez vous une belle carrière,
Si l'intrigue... il suffit, laissons cette matière.
Je disais que je puis porter un jugement
Sur le jeu d'un acteur ; n'est-ce pas ?

PAUL.

Oui, vraiment,
Je sais que là-dessus tu ne te trompes guère.
Le nom de ton Crispin ?

BEAUSÉJOUR.

Il porte un nom de guerre ;
Delarose.

PAUL.

Et quel est son autre nom ?

BEAUSÉJOUR.

Ma foi,
je ne le connais point ; mais que m'importe, à moi ?
Je connais son talent que le Mans idolâtre :
Tiens, excepté ton père et toi, sur le théâtre
Je n'ai point vu d'acteur plus gai que ce garçon,
Et pour le naturel c'est un nouveau Poisson.
Il tient un peu de vous, et souvent il me semble
Que, sans vous copier, le gaillard vous ressemble.
Ce n'est pas malheureux pour lui, mes bons amis.
A débuter chez vous s'il est un jour admis,
Je réponds du succès, et vous m'en pouvez croire,
Du nom que vous portez il atteindra la gloire.

RAYMOND, *qui s'est levé.*

Paris ne reçoit pas toujours à bras ouverts
Ces merveilleux sujets par la province offerts.
Je doute du talent de monsieur Delarose,
Et des succès manceaux ne prouvent pas grand'chose.
Croyez-moi, des Crispins qui viendraient débuter
La famille Poisson n'a rien à redouter.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que sa gloire est connue,
Moi, je la commençai ; mon fils la continue.
Ayez donc moins de foi dans vos opinions ;
Et songez-y, Monsieur, deux générations,
De l'amour du public toujours environnées,
Par un nouveau venu ne sont point détrônées.

BEAUSÉJOUR.

Vous vous fâchez à tort : de vos talents d'acteur
Je fus dans mon jeune âge un grand admirateur :
Les jours où vous jouiez étaient mes jours de fête.

RAYMOND.

De mes talents d'acteur ? le mot est fort honnête.
Vous bornez là l'éloge, et je vois en ce cas
Que comme auteur, Monsieur, je ne vous plaisais pas.

BEAUSÉJOUR.

Si fait.

RAYMOND. *

J'ai cependant fait quelques comédies
Que le public, Monsieur, a jadis applaudies,
Et qu'il daigna accueillir encore avec bonté.
Le *Baron de la Crasse* au théâtre est resté ;
Le *Bon Soldat* a fait de nombreuses recettes :
(*à Paul*)
On devrait s'occuper de *Mes Femmes Coquettes*,
Cinq actes, et des vers que l'on trouvait fort beaux ;
Cela vaut bien les vers de vos auteurs nouveaux ;
Car vous ne donnez plus que de tristes ouvrages.
(*A Beauséjour.*)
De Créqui, de Colbert j'obtenais les suffrages,
De Colbert, le parrain de mon fils que voilà :
Colbert fut mon compère ; oui, j'eus cet honneur-là.
J'osai pour le grand roi rimer quelques épîtres :
Qu'il me paya fort bien : Monsieur, ce sont des titres :
Quand vous en aurez fait autant, peut-être un jour
On parlera de vous, monsieur de Beauséjour.

BEAUSÉJOUR

Je n'ai jamais écrit prose ni poésie,
Et compte n'en avoir jamais la fantaisie.
Mon dessein n'était point, mon cher monsieur Poisson
D'attaquer votre gloire en aucune façon,
Mais je suis enchanté de voir qu'à cette gloire
Vous tenez beaucoup plus que vous n'osiez le croire.

RAYMOND.

Vous vous trompez, Monsieur, en me parlant ainsi.
De ces misères-là j'ai fort peu de souci...
Mais c'est que vous venez étourdir mon oreille
Du Mans, de son théâtre et de votre merveille*.

BEAUSÉJOUR.

De quoi voulez-vous donc que je vous parle, moi.
Ce sujet m'intéresse.

PAUL.

Et tu ne sais pourquoi
Il t'a si brusquement quitté ?

BEAUSÉJOUR.

Non, sur mon âme ;
Peut-être, ayant au cœur une amoureuse flamme,
Il brûlait de revoir quelque objet adoré
Dont depuis trop longtemps il était séparé.

PAUL.

Qui te fait penser ?

BEAUSÉJOUR.

Sa bizarre conduite,
Un portrait par le drôle oublié dans sa fuite.

PAUL.

Un portrait de femme ?

BEAUSÉJOUR.

Oui, charmante en vérité

C'est, j'en dois convenir, un amour mérité.
Tiens, j'ai là ce portrait : vois comme elle est jolie.

PAUL.

Que vois-je? c'est ma nièce.

RAYMOND.

Allons, quelle folie!

Cela ne se peut.

PAUL.

Sans doute c'est un fait
Étrange, merveilleux : mais... tenez. (*Il lui donne le portrait.*)

RAYMOND.

En effet
C'est elle-même... ô ciel!

PAUL.

C'est une miniature
Que l'on fit l'an dernier.

BEAUSÉJOUR.

Singulière aventure!

RAYMOND.

Oui, je la reconnais, et j'en suis confondu.

PAUL.

Ce portrait, disait-elle, elle l'avait perdu.

RAYMOND.

Elle nous a trompés : quel scandale!

PAUL.

Mon père,
Calmez vous; nous saurons pénétrer ce mystère.
Il faut interroger Mariane.

RAYMOND.

Oui, je veux
Moi-même...

PAUL.

Nous allons lui parler tous les deux
Et tâcher d'obtenir d'elle un aveu sincère.
Ce portrait, n'est-ce pas, ne t'est point nécessaire?
Tu peux entre mes mains le laisser ?

BEAUSÉJOUR.

Oui vraiment,
Il est à vous d ailleurs... je m'enfuis promptement :
J'ai peu de temps à moi, permets que j'en profite.
Adieu ; je te devais ma première visite :
Nous étions demeurés si longtemps sans nous voir.

PAUL.

Viens souper avec nous.

BEAUSÉJOUR.

Volontiers, à ce soir.

SCÈNE V.

RAYMOND, PAUL, *puis* MARIANE.

RAYMOND.

Mariane!... je veux confondre la traîtresse.

PAUL.

Permettez : avec elle usons un peu d'adresse.
Si d'abord nous allons l'effaroucher, eh bien,
Cette enfant va se taire, et nous ne saurons rien.
Ne jetons point l'effroi dans son âme troublée.
Mais la voici qui vient.

MARIANE.

Vous m'avez appelée?

PAUL.

Oui, ma très-chère nièce et pupille : avec toi
Nous désirons causer un moment.

MARIANE.

Avec moi?

PAUL.

Oui vraiment, avec toi : cela te contrarie
Peut-être?

MARIANE.

Et pourquoi donc, mon oncle, je vous prie?
J'ai beaucoup de plaisir à causer avec vous.

PAUL.

Écoute, mon enfant, nous sommes entre nous,
Et tu peux nous montrer une entière franchise.
Il faut nous dire tout.

MARIANE.

Vous voulez que je dise?...

RAYMOND, *avec emportement.*

Tout.

MARIANE.

Mais quoi donc?.. pardon, je cherche vainement...

RAYMOND.

Tu cherches, malheureuse?..

MARIANE.

Ah! mon Dieu!

PAUL.

Doucement,
Mon père.

MARIANE.

Mais d'où vient une telle colère?
Mon oncle, qu'ai-je fait qui puisse vous déplaire?

PAUL.

Mariane, réponds sans te faire prier.
Ce portrait que de toi l'on a fait l'an dernier?..

MARIANE.

Ce portrait?.. (*A part.*) Ah! mon Dieu!

PAUL.

Tu disais, ce me semble,
Que tu l'avais perdu? t'en souviens-tu?

MARIANE, *à part.*

Je tremble.
Saurait-il donc qu'il est aux mains de mon cousin?
Que dire?

PAUL.

Tu te tais?

RAYMOND.

Veux-tu répondre enfin?
Parle, et n'espère pas nous abuser encore.
Ou ton portrait est-il? penses-tu qu'on ignore
Quel est l'heureux mortel qui reçut ce présent?

MARIANE, *à part.*

Ciel!

PAUL.

Tu ne peux plus rien nous cacher à présent.
Qui vient nous déranger?

SCÈNE VI.

RAYMOND, ARNOULD *en uniforme*, PAUL, MARIANE.

PAUL.

Que vois-je? un militaire!
C'est Arnould.

MARIANE, *à part.*

Quel accueil, ô ciel? va-t-on lui faire?
Qu'il vient mal à propos!

ARNOULD.

Oui, mon père, c'est moi.

RAYMOND.

Mon pauvre enfant, comment, c'est toi que je revoi!
Te voilà parmi nous pour quelque temps, j'espère.
Embrasse donc encore un peu ton vieux grand-père.

MARIANE, *à part.*

Mais comment se fait-il qu'on le reçoive ainsi?

PAUL.

Je ne m'attendais pas à te revoir ici ;
Et ta dernière lettre aurait dû nous apprendre
Que tu viendrais bientôt.

ARNOULD.

J'ai voulu vous surprendre,
Et sans trop me vanter, j'ai réussi, je crois.
On vient de m'accorder un congé de deux mois,

Mais que j'embrasse aussi ma charmante cousine. *
Ah! bon Dieu! quel accueil et quelle froide mine!
Qu'a-t-elle?

RAYMOND.

Ce qu'elle a? nous le savons trop bien!

PAUL.

Oui, tu viens de troubler, mon fils, un entretien
Que nous pouvons, je crois, reprendre en ta presence.
Te fiant, comme nous, à son air d'innocence,
Pensais-tu que son cœur, facile à s'enflammer,
Par un indigne amour pût se laisser charmer?

ARNOULD.

Bah!

MARIANE, *à part.*

Que dit-il?

RAYMOND.

On n'est que trop sûr de la chose.
Elle aime éperdument un nommé Delarose.

MARIANE, *à part.*

Je n'y comprends plus rien.

ARNOULD, *à part.*

Quel galimatias!
Comment donc savent-ils et ne savent-ils pas?
(*Haut.*)
Ce Delarose enfin pour qui son cœur soupire,
Quel est-il?

RAYMOND.

Un Crispin qu'en province on admire.

ARNOULD.

Vraiment?

PAUL.

Par Beauséjour nous avons tout appris,
Le directeur du Mans.

ARNOULD, *à part.*

Ciel!

PAUL.

Il est à Paris.

MARIANE, *à part.*

A Paris!

ARNOULD.

(*A part.*) (*Haut.*)
Je suis mort. Et que vient-il y faire?

PAUL.

Il vient faire arrêter son acteur réfractaire.

RAYMOND.

La police, bientôt sur lui mettant la main,
Du Maine lui fera reprendre le chemin:
J'en rirai bien.

PAUL.

Sais-tu ce qui nous met en peine?
(*Montrant Mariane.*)
C'est qu'on a retrouvé son portrait dans le Maine.

ARNOULD.

Son portrait?

PAUL.

Nous l'avons en nos mains; le voilà:

ARNOULD.

C'est, ma foi, vrai... j'en suis charmé.

PAUL.

Pourquoi cela?

ARNOULD.

C'est qu'il est très-bien fait, et d'une ressemblance...
Et que dit Mariane?

PAUL.

Un obstiné silence
Est sa seule réponse.

RAYMOND.

Oui; mais moi, je prétend,
Je veux, j'ordonne enfin qu'elle parle à l'instant.
Tout ce qui s'est passé, qu'elle nous le raconte.
Qui l'oblige à se taire?

ARNOULD.

Ah! sans doute la honte.
Votre juste courroux ne peut que la troubler;
Devant vous, j'en suis sûr, elle craint de parler.
Les grands parents font peur et leur présence impose.

PAUL.

Tu crois?

ARNOULD.

Moi, son cousin, ce serait autre chose:
L'un pour l'autre jamais nous n'avions de secrets.
Ce qu'elle veut cacher, bientôt je le saurais,
Si l'on me laissait seul avec elle un quart d'heure,
J'en réponds.

PAUL, *à Raymond.*

Nous pouvons essayer.

RAYMOND.

Soit: demeure.
Parle-lui.

PAUL.

Si c'est nous qui causons son effroi,
Peut-être elle sera moins discrète avec toi.
J'ai répétition... adieu, l'heure me presse;
Le théâtre m'attend. (*Paul sort.*)

RAYMOND.

Moi, je vais à la messe.
Fille coupable!... aimer un farceur, un vaurien!

ARNOULD, *à part.*

Merci, mon cher grand-père.

RAYMOND.

Hein? que me dis-tu?

ARNOULD.

Rien.

RAYMOND.

Adieu.

SCÈNE VII.

ARNOULD, MARIANE.

ARNOULD.

Sur quels écueils, ô destin, tu me pousses!
Beauséjour à Paris, la police à mes trousses,
Et mon début ce soir pour comble d'embarras!

MARIANE.

Ton début?

ARNOULD.

Oui vraiment: tu ne t'en doutais pas?
Oui, ton cousin Arnould ce soir, ne t'en déplaise,
Fait son premier début sur la scène française.
De monsieur de Créqui je suis le protégé,
C'est grâce à ce seigneur que j'obtins mon congé;
Mon ordre de début, je le lui dois encore.
Afin que jusqu'au bout mon cher père l'ignore,
Mon début au public ne fut point annoncé.
Au lever du rideau, l'air triste, l'œil baissé,
Le semainier, après sa triple révérence,
Viendra des spectateurs réclamer l'indulgence.
Puis, les attendrissant par un récit menteur:
L'indisposition subite d'un acteur,
Douloureux contre-temps, insurmontable obstacle,
Nous force, dira-t-il, à changer le spectacle;
Mais daignez accepter un dédommagement:
A vos yeux va s'offrir, Messieurs, dans un moment
Le nouveau rejeton d'une famille aimée,
Aux applaudissements par vous accoutumée,
Du fils de Paul Poisson encouragez l'essor.
Puissent, puissent surtout de son front jeune encor
Tant de lauriers cueillis par l'aïeul et le père
Ecarter les sifflets, ces foudres du parterre!
D'un bruit plus gracieux prêtez-lui le secours.
Un vif enthousiasme accueille ce discours
Si d'abord il s'adresse au grand nom dont j'hérite,
Bientôt je ne le dois qu'à mon propre mérite.
Mêlé de souvenirs et de lazzis nouveaux,
Mon jeu fait éclater le rire et les bravos.
Le troisième Crispin est digne de sa race.
Mon père, en l'apprenant, s'adoucit et m'embrasse,
Reçu comédien ordinaire du Roi,

Je t'épouse...

MARIANE.

Un instant, Monsieur; répondez moi.

ARNOULD.

Quoi donc?

MARIANE.

Expliquons-nous : mon portrait..., sois sincère,
Qu'en as-tu fait?

ARNOULD.

Parbleu, je l'ai perdu, ma chère :
Comment, je n'en sais rien.

MARIANE.

Pour moi c'est très-flatteur.
A t'en croire, il était jour et nuit sur ton cœur.

ARNOULD.

Pour le voir, le baiser, je le prenais sans cesse,
Et je l'aurai perdu par excès de tendresse.

MARIANE.

C'est charmant.

ARNOULD.

Dans mon sein heureux de le cacher,
J'aurais mieux fait cent fois de n'y jamais toucher.
Au moment de m'enfuir ma tête s'est brouillée,
Et prêt à te revoir...

MARIANE.

Vous m'avez oubliée?

ARNOULD.

Non pas toi, ton portrait : sois indulgente.

MARIANE.

Non;
Je vous en veux beaucoup.

ARNOULD.

Pour avoir mon pardon,
Je me jette à tes pieds.

MARIANE.

On vient.

SCÈNE VIII.

BEAUSÉJOUR, ARNOULD, MARIANE.

BEAUSÉJOUR, *de loin.*

Je vous dérange.

ARNOULD, *à part.*

Que vois-je?

BEAUSÉJOUR, *à part.*

Un militaire à genoux! c'est étrange!

MARIANE, *vivement, allant à Beauséjour* *.

C'est mon cousin Arnould, Monsieur.

BEAUSÉJOUR.

En vérité?
Le fils de mon cher Paul?

MARIANE.

Oui.

BEAUSÉJOUR.

J'en suis enchanté.
A peine je l'ai vu jadis dans son enfance.
Je veux faire avec lui plus ample connaissance.

ARNOULD, *bas à Mariane.*

Mon directeur du Mans!

MARIANE, *bas.*

O ciel!

BEAUSÉJOUR, *allant à Arnould.*

Embrassons-nous.
(*Le reconnaissant.*)
Ah! grand Dieu!

ARNOULD, *à part.*

Je suis pris.

BEAUSÉJOUR *.

Comment, Monsieur, c'est vous.
Oui.. que... sans cet habit je croirais reconnaître...
Mais êtes-vous bien sûr d'être... de ne pas être...
Je dis bien, d'être fils de mon ami Poisson?

ARNOULD.

(*A part.*) (*Il se met à bégayer.*)
Déguisons notre voix. Monsieur... aucun soup...çon,
N'a jamais... attaqué... la... vertu du... ma mère,
Et j'ai toujours... passé... pour le fils de mon... père.

BEAUSÉJOUR.

J'en suis bien convaincu; puis maintenant je vois...
Et d'abord ce n'est pas le même son de voix,
Ni la même façon de parler : mais du reste,
C'est une ressemblance..! oui, je vous le proteste,
Si vous ne m'affirmiez que vous n'êtes pas lui,
Je vous ferais au Mans retourner aujourd'hui.

ARNOULD.

Je ne... vous entends pas : au Mans! ... qu'irais-je faire?

BEAUSÉJOUR.

Rejoindre ma troupe.

ARNOULD.

Ah!... Monsieur est... militaire?

BEAUSÉJOUR.

Non, je suis directeur du théâtre du Mans.

ARNOULD.

Di...recteur?

BEAUSÉJOUR.

Au mépris de ses engagements,
Mon Crispin s'est enfui vers Paris.

ARNOULD.

C'est in...fâme.

BEAUSÉJOUR.

N'est-ce pas! si je puis le trouver, sur mon âme,
Il s'en repentira.

ARNOULD.

Pourquoi ce gar...nement.
A-t-il... fui.

BEAUSÉJOUR.

Je ne sais; Monsieur, apparemment,
De voir la capitale avait la fantaisie.
Eh bien, de ce Crispin vous êtes le Sosie,
Et je vous aurais pris pour son frère jumeau.
Pourtant vous êtes mieux; oui, car il n'est pas beau.

ARNOULD.

Tant pis!

BEAUSÉJOUR.

Quand vous parlez, la ressemblance cesse.

ARNOULD.

Tant mieux.

BEAUSÉJOUR.

Je puis, je crois, sans que cela vous blesse,
Dire qu'il n'est point... bègue.

ARNOULD.

Et je le suis un peu.
J'en ai douté longtemps..., je vous en fais l'aveu.
Mais j'en fus convaincu dans la dernière guerre,
Par certain incident qui ne m'amusa guère.
Un... poste dangereux était... gardé... par moi
Avec... quelques soldats... quand tout à coup je voi
L'ennemi... plus nombreux... qui...

BEAUSÉJOUR.

Venait vous surprendre.

ARNOULD.

Ma... troupe n'était... pas disposée à... se rendre,
Ni moi non plus... : soudain à mon... commandement,
Mes hommes près de... moi se rangent... vaillamment;
Au... combat, à la mort chacun d'eux se... dévoue.

BEAUSÉJOUR.

Très-bien.

ARNOULD.

Oui, mais à... peine avais-je dit : En joue!
Ma langue s'embarrasse, et... jamais, ventrebleu!
Je ne... pus... parvenir à leur commander... Feu!
Et ... tous... ils restaient là, le... fusil à l'épaule,
Sans tirer.

BEAUSÉJOUR, *en riant*

Oh! parfait!

ARNOULD.

Cela ne... fut point... drôle,
Mon cher... Monsieur... voyant que nous ne... tirions pas,
Les ennemis... vers nous s'avançant à... grands pas

BEAUSÉJOUR.

Certes, l'occasion pour eux était fort belle.

ARNOULD.

Et tandis que je... cherche en vain le mot... rebelle,
On nous... cerne, on nous... fait tous.. prisonniers.

BEAUSÉJOUR.

Vraiment?

ARNOULD.

Ce... fait d'armes... m'a nui pour mon avancement.

BEAUSÉJOUR.

Je le crois : l'anecdote est assez singulière.

ARNOULD.

Oui... voyez à quoi... tient, Monsieur, une... carrière.
Du grand nom d'Alexandre on est... presque effrayé :
Parlerait-on de lui, s'il avait bégayé?

BEAUSÉJOUR, *à part.*

Il est très-amusant.

MARIANE, *à part.*

Quelle folle cervelle!
A quoi bon débiter cette fable nouvelle!

BEAUSÉJOUR.

Où donc est le cher Paul? je ne l'aperçois pas;
C'est pour lui que je suis revenu sur mes pas.
N'ayant, pour m'appuyer personne à la police,
J'ai pensé qu'il pourrait me rendre un grand service.
Monsieur le Lieutenant est fort connu de lui :
S'il veut à son hôtel me conduire aujourd'hui,
Je serai sur son nom admis à l'heure même;
Et ce point est pour moi d'une importance extrême.
Mon théâtre du Mans souffre de mon départ :
J'y voudrais retourner dans trois jours au plus tard.

ARNOULD.

Je... comprends.

BEAUSÉJOUR.

De mon temps je ne suis pas le maître,
Et Paul...

ARNOULD.

Il est... dehors.

BEAUSÉJOUR.

Au théâtre peut-être?

ARNOULD.

Non.

BEAUSÉJOUR.

Mais où donc alors?

ARNOULD.

Je ne sais pas.

MARIANE.

Ni moi

BEAUSÉJOUR.

Je vais donc seul tenter l'aventure, et ma foi
Nous verrons. (*Bas.*) Vous étiez à genoux, j'imagine,
Pour attendrir le cœur de la chère cousine.
Elle est charmante! (*A part.*) Hélas! pour lui quel coup fatal,
S'il apprenait qu'il a mon Crispin pour rival!
Pauvre Arnould!... après tout, aimer qui lui ressemble,
C'est aimer son amant doublement, ce me semble.
(*Haut.*) (*A Raymond qui entre.*)
Je me sauve; à tantôt. Monsieur, votre valet;
Je reviendrai souper.

SCÈNE IX.

ARNOULD, RAYMOND, MARIANE.

RAYMOND, *à part.*

Cet homme me déplaît.

(*A Arnould.*)
Eh bien, mon cher garçon, as-tu, dans notre absence,
D'un coupable secret reçu la confidence?
Sur ce portrait enfin sais-tu la vérité?
Parle donc.

ARNOULD.

Ah! je crains votre sévérité.
A l'indulgence ici que votre cœur incline.

RAYMOND.

Plaît-il?

ARNOULD.

Depuis longtemps j'adore ma cousine.
Ce portrait précieux retraçait ses appas :
Je le lui dérobai.

MARIANE.

Non, ne le croyez pas :
Il le reçut de moi.

RAYMOND.

Ma surprise est extrême.

MARIANE.

Mon cousin m'aime, et moi, je le chéris de même.
Est-ce donc mal?

RAYMOND.

Eh! mais, cela n'est pas très-bien

RAYMOND.

Enfin, pris ou reçu, car cela n'y fait rien,
J'avais donc ce portrait si cher à ma tendresse,
Et que je me plaisais à contempler sans cesse.
Souvent en lui parlant je me trouvais heureux.

RAYMOND.

Supprime, s'il te plaît, ces détails amoureux,
Du récit que j'attends accessoire inutile.

ARNOULD.

Une troupe d'acteurs vint débuter à Lille :
Delarose en était le plus bel ornement;
On raffola de lui... c'est un acteur charmant.
Quel naturel! quel feu! quel sang-froid! quel comique!

MARIANE, *à part.*

Il se traite assez bien.

RAYMOND.

Sois donc plus laconique.

ARNOULD.

Enfin il me plut fort : d'une étroite amitié
Avec ce beau talent je fus bientôt lié.
On sait le sort errant des acteurs de province :
En partant pour le Maine, il voulut que j'y vinsse,
Du moins quand un congé m'offrirait le moyen
D'accomplir son souhait qui devenait le mien.
Je l'aime tellement... pour moi c'est comme un frère;
C'est plus peut-être encore, et si le sort contraire
D'un trépas imprévu le frappait aujourd'hui,
J'en suis sûr, je mourrais en même temps que lui.

RAYMOND.

Quel conte!

ARNOULD.

Non, je puis vous en répondre.

RAYMOND.

Peste!
Pylade à ce point-là n'aima jamais Oreste.

ARNOULD.

Aussitôt que je pus, je courus vers le Mans
Lui porter mes bravos et mes embrassements.
Sachant que je pouvais compter sur sa prudence,
Il reçut de mon cœur l'entière confidence,
Et ce portrait charmant, aimé, matin et soir,
Je ne me lassais point de le lui faire voir.
A force de montrer cette image chérie,
Au moment de partir, je l'aurai, je parie,
Oubliée, et chez lui laissée étourdiment
Voilà la vérité pure.

MARIANE, *à part.*

Dieu! comme il ment!

RAYMOND.

Ainsi de ce monsieur je te vois idolâtre.
Mauvaise connaissance! un homme de théâtre.
Fi!

ARNOULD.

De son amitié je n'eus qu'à me louer.

RAYMOND.

Et comment?

ARNOULD.

En province, il faut vous l'avouer,
On trouve à s'égayer une peine infinie,
Et pour charmer un peu cette monotonie
Qui dans Lille pesait sur chacun de nos jours,
Un divertissement vint à notre secours.

RAYMOND.

Lequel?

ARNOULD.

M'associant quelques joyeux complices,
D'un théâtre bourgeois nous fîmes les délices,
Et grâce à Delarose, à plus d'une leçon,
J'y fus digne du sang et du nom de Poisson.
Aussi quand je jouais on assiégeait les portes!

RAYMOND.

Acteur et militaire! ah! quel coup tu me portes!
Toi, prendre des leçons d'un farceur ambulant!

ARNOULD.

Dites plutôt un maître, un modèle excellent.
Trop heureux qui de près pourrait suivre sa trace!
Quand on lui voit jouer le *Baron de la Crasse*,
Lubin, le *Bon soldat*, sans le vanter, je crois
Qu'on a peut...

RAYMOND.

Il jouait donc mes pièces quelquefois?

ARNOULD.

Quelquefois? très-souvent : c'était du répertoire
Ce qu'il aimait le mieux.

RAYMOND, *flatté*.

Ah!

ARNOULD.

Vous pouvez m'en croire
C'est qu'avec du talent il a du goût aussi.

RAYMOND.

Ce que tu me dis là m'en fait juger ainsi.

ARNOULD.

Souvent il vous trouvait plus plaisant que Molière.

RAYMOND.

Oh! c'est aller bien loin; Molière a sa manière,
J'ai la mienne : entre nous, de ce fameux auteur
Je n'ai jamais été fort grand admirateur.
Le cher monsieur Scarron était bien autre chose.

ARNOULD.

Voilà précisément ce que dit Delarose.

RAYMOND.

Pour Molière, en un mot, sans en dire de mal,
Je ne partage point l'engoûment général.
Il ne charme, après tout, que des esprits vulgaires,
Et dans cent ans d'ici l'on n'en parlera guères.

ARNOULD.

Quoique de son génie on vante la hauteur,
Eût-il fait le *Baron de la Crasse?*

RAYMOND, *souriant*.

Flatteur!...
La pièce te plaît donc?

ARNOULD.

Je la trouve divine.
Qu'elle nous amusa! t'en souviens-tu, cousine?
En y pensant; j'en ris encor de souvenir.

RAYMOND.

L'ouvrage n'est pas mal, je dois en convenir.
Il était bien joué, dis-tu, par ce jeune homme?

ARNOULD.

C'est dans ce rôle-là surtout qu'on le renomma.

RAYMOND.

Il n'est pas très-facile à remplir, sur ma foi.

ARNOULD.

Je ne l'ai pas trop mal joué non plus.

RAYMOND.

Qui, toi?
Comment te tirais-tu de la scène d'ivresse?
Car pour s'en acquitter sans trop de maladresse,
Certe, il faut. .

ARNOULD.

Voulez-vous que j'essaie à vos yeux?

RAYMOND.

De juger ton talent je serais curieux.
C'est que je le jouais un peu bien, je m'en vante.
(*Il s'assied.*)
Mais il est dans la scène un rôle de servante :
Pour donner la réplique et seconder ton jeu
Il faudrait une actrice...

ARNOULD, *montrant Mariane*.

Elle en peut tenir lieu.
Elle a tant vu la pièce, et sa mémoire est telle
Que la savoir par cœur est une bagatelle :
N'est-ce pas?

MARIANE.

Oui, je crois pouvoir me souvenir...

RAYMOND.

Les vers en sont, d'ailleurs, aisés à retenir.

MARIANE.

Pour une débutante ayez de l'indulgence.

RAYMOND *.

Je t'en promets à force : allons, que l'on commence.
(*Il va s'asseoir.*)

MARIANE.

» Notre baron, pour moi plein de tendresse,
» Assidûment courtise mes appas.
» Moi je dois prendre un parti; cela presse :
» Faut-il céder, ou bien ne céder pas?
» Mais balancer offense la sagesse :
» De mon honneur le soin doit m'être cher.
» Si je cédais, hélas! de ma faiblesse
» J'aurais bientôt un repentir amer.

RAYMOND.

Bien parlé. (*A Arnould.*) Ton grand-père a du moins sur la scène
Fait entendre toujours une morale saine.

MARIANE.

» J'ai beau l'aimer : un devoir inflexible
» Dicte ses lois à mon cœur combattu.
» Pour un cœur tendre il est souvent pénible
» D'être obligé d'avoir de la vertu.

RAYMOND.

C'est un peu moins moral, j'en conviens; mais c'est franc.
Elle parle selon son état et son rang.

MARIANE.

» Ah! s'il voulait épouser sa servante,
» Qu'un tel honneur me comblerait de biens:
» Hélas! son nom dont toujours il se vante,
» L'empêchera de former ces liens.
» Il oublirait pour moi sa noble race;
» Et me carrant au fond de son château,
» Je deviendrais *Baronne de la Crasse!*
» Est-il un sort, est-il un nom plus beau!

RAYMOND.

Avec ce jeu piquant, cet œil plein de malice,
La petite ferait une charmante actrice.

MARIANE.

» Mais de trop boire il a pris l'habitude;
» Cela dégrade un homme comme il faut.
» J'emploie en vain mes soins et mon étude
» A le guérir de ce petit défaut.
» O Dieu d'amour, entends mes vœux, de grâce!
» Par toi l'on vit bien des héros vaincus :
» Viens arracher la coupe de Bacchus
» Aux nobles mains du baron de la Crasse!

RAYMOND.

Mon pauvre ami Molière, avec tout ton esprit,
Dans un style pareil tu n'as jamais écrit.

MARIANE.

» C'est lui.

ARNOULD.

» Corbleu! ventrebleu! sarpebleu!

» Il est, ma foi, trois choses qu'on renomme
» A juste titre, et qu'un bon gentilhomme
» Doit préférer, savoir : le vin, le jeu
» Et le beau sexe. Oui, nargue de la gloire!
» En ce monde le vin me rend heureux,
» Spirituel, et surtout amoureux :
» J'aime beaucoup les femmes après boire.
» Mais n'est-ce pas Suzette que je voi?
» Eh! te voilà, ma belle; embrasse-moi.

RAYMOND.

Ce n'est vraiment pas mal : du mordant, de la verve.
Mais voici, mon garçon, les défauts que j'observe.
Ta tête, tout ton corps se laissent trop aller.
Si le vin aux regards doit partout circuler,
L'ivresse est orgueilleuse : aux autres, à soi-même
Elle se dissimule avec un soin extrême.
Comprends-tu?

ARNOULD.

Très-bien.

RAYMOND.

Vois sortir d'un long repas.
Ce convive, en chemin faisant mille faux pas.
Se reprochera-t-il son défaut d'équilibre?
Accepte-t-il un bras? non, il veut marcher libre;
L'appui qu'on lui propose est par lui rejeté :
Il accuse du jour la trop faible clarté;
Il maudit les pavés et la nature entière.
Vous le verrez demain à jeun, l'âme moins fière,
Des erreurs d'aujourd'hui s'accuser franchement :
D'un tort que l'on n'a plus on convient aisément.
Il faut, pour rendre aux yeux l'ivresse naturelle,
Qu'on voie à tous moments que nous luttons contre elle,
Et que c'est en dépit de nos constants efforts
Que la raison se trouble et que fléchit le corps.
L'homme ivre d'un nuage a la vue obscurcie,
Et la parole manque à sa langue épaissie.
Un ennemi puissant, son vice, l'a vaincu;
Lui seul de sa défaite il n'est point convaincu.
Il veut, en affectant une attitude altière,
Tenir son corps debout et sa tête en arrière :
Mais son corps accablé, son front appesanti
Donnent à son orgueil un honteux démenti.

ARNOULD.

Je comprends au mieux.

RAYMOND.

Oui; mais regarde-moi faire :
Car plus que la leçon l'exemple est salutaire.

RAYMOND, *faisant l'homme ivre.*

« Corbleu! ventrebleu! sarpebleu!

RAYMOND, *l'imitant.*

» Corbleu! ventrebleu! sarpebleu! »

SCÈNE X.

MARIANE, RAYMOND, PAUL, ARNOULD entrant par la porte du fond.

PAUL.

Ciel! mon père et mon fils dans cet état honteux,
Se soutenant à peine et jurant tous les deux!

ARNOULD.

Mon père!

MARIANE.

Mon tuteur! je me sauve.

SCÈNE XI.

PAUL, RAYMOND.

RAYMOND.

Eh bien, qu'est-ce?
Je voulais lui donner une leçon d'ivresse;
Voilà tout.

PAUL.

Que veut dire?

RAYMOND.

Eh oui, ton fils, ma foi,
Sur la scène serait tout aussi bon que toi.
Puisqu'on n'a pas voulu le mettre au séminaire,
J'aimerais mieux le voir acteur que militaire.
Il jouerait mon théâtre, et vous l'abandonnez :
Cela vaut bien pourtant tout ce que vous donnez.

PAUL.

Quoi!... de se faire acteur aurait-il donc l'envie?

RAYMOND.

Et quand cela serait?

PAUL.

Tant qu'un souffle de vie
Animera mon corps, il ne le sera point.

RAYMOND.

Si j'avais comme toi pensé sur un tel point,
Le public t'eût-il vu succéder à ton père?
Pourquoi priver ton fils des succès qu'il espère?

PAUL.

Qu'il espère?

RAYMOND.

Et dont, moi, je suis presque certain.

PAUL.

De son frère Philippe il aurait le destin.
Sur notre nom voyez quel bel éclat il jette :
Il voulut être acteur, et ce n'est qu'un poète.

RAYMOND.

Qu'un poète!... tu veux, je crois, m'humilier.
Je suis poète aussi, moi : peux-tu l'oublier?

PAUL.

Mon père...

RAYMOND.

Ton orgueil à mes yeux se révèle.
Tu crains dans la famille une gloire nouvelle.
Prends-y garde : en dépit de toi-même, je veux
Le servir dans ses goûts et l'aider dans ses vœux.
C'est à moi que tu dois ton talent que l'on prône;
Instruit par mes leçons, je veux qu'il te détrône.
Le public transporté dira qu'Arnould lui seul,
En effaçant son père, égale son aïeul.
Le manteau de Crispin, sa fraise, sa rapière,
Si bien portés par moi dans ma longue carrière,
Cher Arnould, si tu veux à moi t'en rapporter,
Je peux montrer encor comme il faut les porter;
Et pour preuve, attends-moi : bientôt monsieur ton père
Pourra voir... je reviens... j'étouffe de colère.

SCÈNE XII.

ARNOULD, PAUL, *ensuite* BEAUSÉJOUR.

ARNOULD, *à part.*

Le grand-père est très-chaud : quelle fureur!

PAUL.

C'est vous,
Monsieur, vous qui jetez la discorde entre nous :
Vous eussiez bien mieux fait de demeurer à Lille.
Ici votre présence est assez inutile;
Vous ne resterez donc à Paris qu'un seul jour.
Demain sans faute... allons, j'aperçois Beauséjour.
Il prend bien son moment... que le diable l'emporte!

BEAUSÉJOUR, *venant au milieu.*

C'est un grand appétit, mon cher, que je t'apporte.

PAUL.

J'en suis charmé.

ARNOULD, *à part.*

Courons au théâtre; il est temps,
Et pour me préparer je n'ai que peu d'instants.

(Il se sauve.)

PAUL.

(*Appelant.*)
Mariane... Me faire en secret remplacer!
Du théâtre sans doute ils veulent me chasser.
A leurs vexations ils verront si je cède.
Mariane, viens donc.

BEAUSÉJOUR, *à part.*

Quel courroux le possède!

SCÈNE XIV.

MARIANE, PAUL, BEAUSÉJOUR.

PAUL.

(*A Mariane.*)
Enfin!... je sors; bientôt je serai de retour.
Reste et tiens compagnie à l'ami Beauséjour.
(*A Beauséjour.*)
La pièce n'est pas longue; attends-moi donc, de grâce!
J'ai besoin qu'en jouant ma colère se passe.
Va, dans quelques instants je reviendrai joyeux,
Et pour souper plus tard, nous en souperons mieux.
Adieu.

SCÈNE XV.

MARIANE. BEAUSÉJOUR, *ensuite* RAYMOND.

BEAUSÉJOUR.

Son amour-propre est par trop irritable.
Aller jouer au lieu d'aller se mettre à table!
J'aime fort mon métier: mais pour moi, dans ce cas,
Le théâtre à la table aurait cédé le pas.
(*Apercevant Raymond qui est habillé en Crispin.*)
Qu'est-ce que j'aperçois? quel plaisant personnage!

MARIANE.

Un Crispin!

BEAUSÉJOUR.

Oui, ma foi; Crispin d'un certain âge,
A ce que je crois voir.

RAYMOND *.

Tiens, Arnould, me voici:
C'est mon ancien habit de Crispin.

BEAUSÉJOUR.

Qu'est ceci?

MARIANE.

Monsieur Raymond! Eh oui! c'est lui.

RAYMOND, *à part.*

Bonté divine!
Mariane, et cet homme!

BEAUSÉJOUR, *à part.*

Oh! la drôle de mine!
(*Haut.*)
Est-ce que vous comptez aller ce soir au bal?
Ce n'est plus maintenant le temps du carnaval.
Pourquoi donc?...

RAIMOND.

Je n'ai point de comptes à vous rendre.

BEAUSÉJOUR.

Non, c'est vrai.

RAYMOND.

Mes raisons, faut-il vous les apprendre?
Arnould veut sur la scène absolument monter.
Des rôles de Crispin je veux le dégoûter,
En offrant à ses yeux cet ignoble costume.

BEAUSÉJOUR.

Mais il le connaissait dès longtemps, je présume.

RAYMOND.

N'importe: mon devoir... impérieusement...
M'ordonnait... je devais... c'est clair...

BEAUSÉJOUR.

Assurément
Mais lui, se faire acteur! votre crainte est frivole.
Il ne lui manquerait, hélas! que la parole.

RAIMOND.

Plaît-il?

BEAUSÉJOUR.

C'est bien assez que ce brave guerrier
Ait avec tout son poste été fait prisonnier.

RAYMOND.

Arnould?

BEAUSÉJOUR.

Faute de langue et non pas de vaillance;
Lorsque les ennemis manquant de complaisance,
L'entourèrent avant que ce chef malheureux
Eût le temps d'ordonner que l'on tirât sur eux.

RAIMOND.

Quel galimatias venez-vous donc me faire?
De qui parlez-vous là?

BEAUSÉJOUR.

D'Arnould, le militaire
Avec qui j'ai causé tantôt.

RAIMOND.

Eh bien!

BEAUSÉJOUR.

Eh bien,
En disant qu'il est bègue, on ne vous apprend rien.

RAYMOND.

Votre tête, Monsieur, est-elle bien sensée?
Arnould?...

BEAUSÉJOUR.

Quand une phrase est par lui commencée,
Vous avez tout le temps d'aller chez le voisin,
Et puis de revenir en entendre la fin.

RAYMOND.

Vous osez soutenir? Arnould bègue?

MARIANE, *à part:*

Je tremble.

BEAUSÉJOUR.

Mais je ne suis ni sourd ni timbré, ce me semble.
Lorsque je lui parlais, sa cousine était là:
On peut lui demander...

RAYMOND.

Volontiers; la voilà.
Elle va sur ce point à l'instant vous confondre.

BEAUSÉJOUR. *
Qu'elle parle: j'attends.

MARIANE, *à part.*

Je ne sais que répondre.

RAYMOND.

Ton cousin est-il bègue?... hein?

MARIANE.

Non certainement.

BEAUSÉJOUR.

Il n'a point bégayé devant moi?

MARIANE.

Si vraiment.
(*A part.*)
Je ne veux point mentir encore.

RAYMOND.

Quel langage!
Je ne comprends pas...

BEAUSÉJOUR.

Moi, je comprends trop, je gage.
(*A part.*)
Il m'a joué, le traître, avec son bégaîment.

RAYMOND.

Lui-même tout à l'heure ici très-nettement
Me disait un morceau du Baron de la Crasse.

BEAUSÉJOUR.

Du Baron?... justement; oui, je suis sur la trace:
Il remplissait très-bien ce rôle... Ah! le malin!

RAYMOND.

Me parlez-vous d'Arnould ou de votre Crispin?

BEAUSÉJOUR.

Des deux qui n'en font qu'un...

RAYMOND.

Vous me la donnez bonne.
Tous les deux ne seraient ?...

BEAUSÉJOUR.

Que la même personne
Dont nous sommes la dupe, et qui probablement
Au Théâtre-Français débute en ce moment.

RAYMOND.

Il se pourrait ?

BEAUSÉJOUR.

Mais moi qui ne perds pas la tête,
Mon cher monsieur Raymond, je vais troubler sa fête.
(*Il va pour sortir.*)

MARIANE, *l'arrêtant.*

De grâce...

RAYMOND, *à Mariane.*

Il est donc vrai ?

MARIANE.

Monsieur, pardonnez-lui

RAYMOND.

Eh quoi ! j'ai de ce fourbe été dupe aujourd'hui ?

BEAUSÉJOUR.

C'est agir en Crispin : le trait est exemplaire.

RAYMOND.

Mais puisqu'il sert le Roi, comment se peut-il faire ?...

BEAUSÉJOUR.

De le faire arrêter où je le trouverai
J'ai l'ordre dans ma poche, et je m'en servirai.

RAYMOND.

Vous, arrêter Arnould ?

BEAUSÉJOUR.

Que le diable m'emporte
Si je ne le fais pas !

RAYMOND.

Vite ferme la porte,
Mariane, va donc... Mais qu'est-ce que je vois ?
Deux Crispins ?

BEAUSÉJOUR.

Avec vous, cela nous en fait trois.

SCÈNE XVI et dernière.

BEAUSÉJOUR, MARIANE, ARNOULD, PAUL, RAYMOND.

PAUL.

Oui, d'un acteur nouveau la famille s'augmente :
C'est un Crispin de plus qu'ici je vous présente,
Et de ce joyeux Cid je suis fier, j'en conviens :
Son premier coup d'épée égale tous les miens.
(*A Beauséjour.*)
En le quittant, plus vif cent fois que de coutume,
Je monte dans ma loge et je prends mon costume.
Je n'eus, pour m'en vêtir, besoin que d'un moment.
Sur le théâtre alors je descends promptement,
Tout plein d'une colère à peine retenue,
Et j'entends une voix qui m'était bien connue.
C'était celle d'Arnould : on finissait *le Deuil.*
Dieu ! quel étonnement, et bientôt quel orgueil !
Sa figure, son jeu, tout était à merveille,
Et ses inflexions enchantaient mon oreille.
C'était d'un naturel et d'un comique... enfin,
N'y pouvant plus tenir, sans attendre la fin,
Pour embrasser mon fils d'un seul bond je m'élance.
Il se fait dans la salle un moment de silence ;
Puis on me reconnaît, et le public alors
Rit, et fait éclater les plus bruyants transports.
C'est, j'en dois convenir, ma plus belle soirée :
Aussi l'âme de joie et d'orgueil enivrée
J'ai cru devoir, après ce triomphe flatteur,
Offrir à vos regards l'heureux triomphateur
Dans le même costume où, radieux de gloire,
Il vient de remporter sa première victoire.

RAYMOND.

Ce drôle nous avait trompés indignement.
Moi, pardonner les torts d'un pareil garnement !
Non, non, il ne doit pas s'attendre à ma clémence.

ARNOULD, *passant près de Raymond.*

Est-ce votre leçon, grand-père, qui commence ?
Le manteau, c'est ainsi qu'il doit être porté ?
Et le chapeau ? voyez.

RAYMOND.

Un peu plus de côté ;
Les deux mains sur l'épée et la ceinture haute...
Qu'est-ce que je fais donc ? mais aussi c'est ma faute.
Avec un tel habit puis-je le sermonner ?
Non, Crispin comme lui, je dois lui pardonner.
(*Il embrasse Arnould.*)

MARIANE.

Cher Arnould !

PAUL, *à Arnould en montrant Mariane.*

Ce portrait... maintenant tout s'explique.

BEAUSÉJOUR *.

Désolé de troubler ce bonheur domestique.
Mais je tiens mon Crispin et l'emmène avec moi.

PAUL.

Tu ne le peux : il est comédien du Roi.
Pars tout seul, cher ami : mais la campagne faite,
Reviens ici ; Guérin va prendre sa retraite :
Toi seul avec succès pourras le remplacer,
Et cela vaut un peu la peine d'y penser.

BEAUSÉJOUR.

Si j'étais sûr...

PAUL.

Mon fils qui connaît ton mérite
T'appuiera comme moi.

ARNOULD.

De votre réussite
D'avance je réponds.

BEAUSÉJOUR.

Nous en reparlerons.

MARIANE *.

Et mon pardon, à moi, mon tuteur ?

PAUL.

Nous verrons.
Pour l'avoir secondé je dois, dans ma colère,
T'infliger, Mariane, un châtiment sévère,
Et pour cela je veux, pas encore aujourd'hui,
Mais dans cinq ou six mois, te marier à lui.

ARNOULD, *à Mariane.*

Croiras-tu désormais, cousine, à mes présages ?

RAYMOND, *bas à Arnould.*

Arnould, souviens-toi bien de jouer mes ouvrages.

FIN.

Lagny. — Typographie de A. Varigault et Cie.